

Pascal Pillu

L'homme face à sa  
condition

Cet ebook a été publié chez Bookelis  
ISBN de cet ebook : 978-2-9555960-0-5

© Pascal Pillu, 2014

En couverture : illustration originale de Pascal Pillu, à l'exception du dessin central représentant la plaque de Pioneer, conçue par la NASA.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Note relative à cette version électronique du livre L'Homme face à sa condition

Ce livre électronique reprend l'intégralité mot pour mot du livre sous forme papier publié chez Bookelis en 2015, et ne possède aucun passage supplémentaire, hormis la présente note que vous êtes en train de lire en ce moment. Si ce livre électronique fait plus de pages que le livre papier, c'est parce que la taille des caractères est plus grande, et ce pour un meilleur confort de lecture. Pour des raisons à la fois de prix de vente final et de nombre de pages, j'avais été contraint d'utiliser malgré moi une police de caractères un peu « limite » dans la version papier.

J'ai longtemps hésité à sortir une version électronique de mon œuvre. Je ne le voulais pas. Je savais pertinemment que si je le faisais, il n'y aurait aucun moyen efficace d'empêcher ce qu'on appelle communément le « piratage », c'est-à-dire la transmission, le don voire la vente de ce livre par des voies que je n'ai pas personnellement autorisées. Cela revenait indirectement à admettre que ce livre puisse être distribué sans que l'auteur que je suis ne touche le moindre bénéfice des ventes. J'aurais aimé toucher une certaine somme d'argent – au moins symbolique – par les ventes de ce livre afin que cela m'encourage à en écrire d'autres. Dit autrement, je souhaiterais pouvoir vivre de mon métier d'écrivain. Or, il semble à ce jour que les ventes au format papier soient quasi inexistantes. Perdu pour perdu, cela me conduit aujourd'hui à mettre en vente une version électronique peut-être plus attractive parce que moins onéreuse.

En dépit de cette remarque, sachez que je suis personnellement **POUR** le recours au « téléchargement illégal ». En premier lieu parce qu'il emmerde le système et des auteurs ou participants qui

sont anormalement riches dans notre société par rapport au degré de pénibilité de leur profession. Et rien que ça c'est une bonne raison. Je n'évoque même pas le cas où l'artiste est mort. Dans ce dernier cas, le coût de l'œuvre en général non bradé pour autant est encore plus illégitime. Mais plus sérieusement je considère que la culture, l'art sous toutes ses formes – musiques et chansons, films de cinéma, écrits divers, photographies, créations picturales... –, le savoir, les connaissances, et plus généralement toutes nouvelles découvertes, inventions et progrès devraient être immédiatement accessibles à tous, et ce gratuitement. Il en est de même pour la diffusion d'idées et d'opinions personnelles. A titre personnel j'avoue avoir déjà téléchargé illégalement des livres, des musiques et des films que je n'ai pas payés. Et en nombre non négligeable ! Je n'ai volé personne, car si je n'avais pas pu le faire, je ne les aurais pas achetés par la voie classique et donc je m'en serais privé, tout simplement. Je suis fier de le dire. Et j'emmerde tous les systèmes visant à établir des lois de protection à cet égard ainsi que les organismes de contrôle en la matière – et donc les personnes physiques qui y travaillent, sauf le respect que je leur dois.

Pourtant cette version électronique, je vous la fais payer, en tout cas si vous vous procurez ce livre électronique par la voie officielle. Je suis pour un monde sans argent. Et je trouve déplorable qu'un être humain ait besoin d'argent pour avoir un toit, se chauffer – ou se rafraîchir selon la saison –, se vêtir, se chausser, boire une eau potable et manger des aliments de base – pain, fruits, crudités et légumes entre autres. J'ajouterai même à cette liste la possibilité de voyager et d'accéder au savoir et à la culture. C'est pourtant le minimum vital humain et humaniste. Ce monde terrestre en ce début de vingt et unième siècle, je ne l'accepte plus tel qu'il est : il n'est pas mon choix, il n'est pas dans ma logique, IL EST ABSURDE, tout comme l'est d'ailleurs la non-révolte et l'endormissement du commun des mortels. J'ai d'autres projets d'écriture, pour instruire les gens, pour que les gens se réveillent, se bougent, pour les faire réagir, pour échanger des idées, pour mettre sur le tapis des idées et pour qu'on en

débatte, peut-être même pour les faire rêver à travers des romans. Mais, il est vrai, l'heure serait plutôt à l'action qu'à l'imagination, tout doit devenir affaire de priorité. Ces projets d'écriture, je ne pourrai pas les mettre à exécution, parce que j'ai besoin d'un toit, j'ai besoin de boire et manger, j'ai besoin d'un ordinateur, j'ai besoin d'accéder à un minimum de livres ou de documents sur internet... bref, j'ai besoin d'argent dans ce monde où pas même une communauté locale ne semble capable d'instaurer un système sans argent. Les personnes qui prétendent qu'on peut écrire à ses heures perdues, le soir après le travail – travail autre que celui d'écrivain – ou bien encore le week-end, n'y connaissent rien. Il m'a fallu plusieurs années pour écrire ce livre, années durant lesquelles je ne travaillais pas. Et parce que j'ai fait le choix d'atténuer ma condition d'esclave, je ne souhaite plus travailler dans le système usuel, contrôlé par des êtres et des entités qui ne méritent pas le moindre respect. Donc l'argent me fera défaut – si je revoyais mon opinion, ce serait de toute façon le temps et l'énergie qui me feraient défaut –, et je ne pourrai pas mettre à exécution mes projets – mes souhaits – d'écriture. Et ce à cause de facteurs indépendants de ma volonté. On s'en prend à mon libre arbitre. C'est pour ces raisons que je fais payer ce livre symboliquement, en attendant que VOUS supprimiez l'argent. Il en suffit de quelques dizaines de milliers, prêts à l'exiger et à agir, et je serai des vôtres, je suis prêt à mener en première ligne le « combat », encore que je n'aime pas trop ce terme, je n'ai rien à perdre ni même la vie, car je sais que je suis un immortel. Il y en aurait tellement des « combats » à mener... Plus rien ne tourne rond aujourd'hui dans cette société. Les êtres humains ont du génie mais ils ne le savent pas, ils ne l'emploient pas...

Alors, vous voilà prévenu des mes états d'âme. Faites ce que vous voulez, pensez ce que vous voulez. Ce livre est un témoignage, le mien. Il n'a pour but que de vous faire réagir, il m'est arrivé quelquefois d'écrire çà et là des conneries – cela est très bien expliqué dans l'avant-propos et dans l'épilogue de ce livre. Parfois même je les regrette ! Mais j'évolue et je suis fier de le reconnaître. Dans notre système actuel l'évolution passe en

général par des stades. Ce livre fut une photographie de mon état d'esprit à un instant  $t$ , à un stade donné. Il faut passer par certains stades pour accéder à un stade de connaissances supérieur. C'est une image. Et croyez bien que dans ce monde où la science officielle n'est que crapulerie, où les connaissances sont détournées et le savoir inaccessible, je sais d'avance que je ne peux être que pardonné de mes petites ignorances çà et là. J'espère que ce livre vous apportera quelque chose d'une façon ou d'une autre et que vous en ferez bon usage. Les idées et les pensées de ce livre ne m'appartiennent pas, elles n'appartiennent à personne, ou plutôt elles appartiennent à tout le monde.

Quelque part sur la prison Terre, en janvier 2016  
Pascal Pillu

## AVANT-PROPOS

Depuis si longtemps je voulais écrire cette œuvre, depuis l'enfance. Je savais exactement ce que je voulais y faire figurer ; tout était réglé comme du papier à musique. Il ne suffirait qu'à mettre par écrit ce que me dicteraient mes pensées. Je les croyais à jamais ancrées tant que je serais vivant. Mon manque d'expérience de la vie dû à mon jeune âge ne me faisait pas peur, je croyais en avoir une vision suffisante pour transmettre un nouveau courant de pensée. Est-ce par manque de temps, par paresse ou bien par intuition qu'il y a des choses plus prioritaires que je ne l'ai pas fait ? Encore aujourd'hui je n'ai pas la réponse. Je me disais que je m'y mettrais plus tard. Dès que j'aurai le temps, je n'aurai qu'à me remémorer mes pensées tel un disque qu'il suffirait de se repasser. Seulement voilà, les pensées partent, tout fout le camp ; pire, un jour c'est l'inspiration qui nous quitte. Je m'en croyais à l'abri tellement les idées étaient en accord parfait avec mes convictions, et je me suis trompé. Et puis un jour avec le temps on devient aigri. Aigri par la vie, par le temps qui passe, par les hommes qui fondent notre société. Un jour on se réveille en se disant qu'il faut absolument accomplir ce qu'hier on voulait faire, mais voilà, d'une œuvre qu'on désirait parfaite, au juste ton, on en arrive à un massacre. Est-ce la vanité qui nous pousse quand même à poursuivre ? J'ai peine à le croire car je ne me considère pas comme vaniteux. Et pourtant je me répétais qu'il fallait absolument s'y mettre. Et tant pis pour le résultat.

L'idée de départ était simple : observer l'homme tel qu'il est. Mais loin de moi l'idée d'écrire un traité philosophique sur l'évolution de l'homme à travers le temps et les espaces. Je ne voulais m'appuyer que sur ce que je connaissais, à savoir l'homme occidental, en me basant plus précisément sur la culture

de mon pays. Sur le modèle de la présente œuvre, je laisserais le soin à des confrères de transcrire et adapter ces pensées à une société d'une culture relative à un autre endroit géographique. Si tout le monde en faisait autant, peut-être arriverait-on à un traité universel en réalisant une synthèse globale. Je désirais juger le comportement humain à travers les yeux d'un candide ou au contraire d'un être doté d'une intelligence extraordinaire allant au-delà des facultés propres à l'homme. Quand je parle d'un candide, il s'agit bien d'un être primaire, simple mais malgré tout bienveillant, n'ayant aucun sens de l'organisation résultant d'une société quelle qu'elle soit, le contraire d'un inventeur participant à faire progresser le monde matériel dans lequel il vit. Ainsi il est vierge de tout préjugé et peut analyser objectivement des actes qui sont nouveaux pour lui. Quand je parle d'un être doté d'une intelligence surnaturelle, il s'agit d'un être ayant atteint le point culminant de la raison, de la spiritualité, de la sagesse, lui permettant de vivre en harmonie dans une société parfaite, totalement maîtrisée sans aucun aléa ni méconnaissance. Dans les deux cas, je souhaitais me référer à des êtres extraterrestres qui découvrirait notre planète et la façon dont les hommes, principaux habitants de la Terre, vivent. Mais bien entendu, il faut que ces êtres aient une façon de penser incomparable à la nôtre, basée sur des théories et des concepts inconnus de l'espèce humaine. C'était donc un exercice d'objectivité qu'il fallait mener, en prenant un recul jusque-là peu entrepris dans notre histoire. Il faut juste un peu d'audace et, je dois bien l'avouer, une intelligence apte à mener ce processus.

Mais voilà, je ne me sens plus capable de mener cet exercice avec la perspicacité initialement souhaitée. Quand le temps nous a détruit petit à petit, à travers les incompréhensions, les désillusions, les regrets, les rancœurs, les dégoûts, plus rien ne sera plus jamais comme avant. Il devient impossible d'atteindre le niveau d'objectivité exigé, et c'est la part de subjectivité qui nous envahit, venant ternir en arrière-plan la puissance des idées. Nous y voilà donc, je serai incapable de ne pas me référer à des expériences personnelles, en les citant plus ou moins



explicitement. De même je ne pourrai m'empêcher de régler mes comptes avec certaines personnes rencontrées ci ou là au cours de mon existence personnelle. C'est comme si j'avais besoin de cette énergie, néfaste je l'accorde, pour accomplir cette tâche, en un sens pour me donner du courage, pour donner de la consistance à l'œuvre, ce qui jadis ne m'effrayait guère. Dorénavant je perçois ce comportement comme étant inévitable à l'achèvement de cette œuvre.

Je tiens également à tirer les choses au clair. L'objet de cette œuvre est de transmettre des idées, un courant de pensée, et non d'offrir du plaisir littéraire. Je ne me déclare pas à l'heure où j'écris ces lignes comme étant un homme de lettres. Philosophe, je me le considère, mais pas selon les critères standards habituellement reconnus. Je pense que le style littéraire est superflu dès lors que le but premier est de transmettre un message. Quant à la philosophie pure, je la juge stupide dès lors qu'il s'agit de prendre pour argent comptant ce qu'ont prétendu des philosophes, qui n'ont eu pour seul mérite que de s'être mieux débrouillés que d'autres dans la vie en se forgeant une renommée. Au contraire je perçois la philosophie comme constructive dès lors qu'elle laisse place à la réflexion, à un échange, à un débat d'idées, sans avoir à se justifier systématiquement d'une thèse et d'une antithèse, sans chercher à parvenir à une conclusion bien-pensante. Dès lors que nous sommes convaincus de ses convictions, pourquoi aller chercher des contre-exemples ou même se justifier comme si nous commettions une faute face à un auditoire ?

J'invite donc les critiques littéraires à passer à une autre œuvre que celle-ci car ils n'y trouveront pas ici d'exercice de style ni de tournures complaisantes. Au contraire ils y décèleront un lexique plutôt pauvre, des expressions directes et familières, un langage parlé. Et après ? Les idées m'importent plus que le reste.

Il s'est néanmoins produit ces derniers mois une chose étonnante dans ma vie, et je me dois de vous la narrer en quelques

lignes tant elle est reliée à cette œuvre. Cela a commencé par une mauvaise expérience dans le monde du travail, de l'industrie : celle de la méchanceté de quelques hommes pourtant bardés de diplômes et de responsabilités. De là j'ai eu envie de changer de vie, d'aller voir ailleurs, de croire en un ailleurs. Puis advint une rencontre étonnante, qu'avant j'aurais qualifiée de coïncidence, phénomène en lequel je ne crois plus désormais. Un homme qui a rallumé en moi d'anciens intérêts, pas un maître, en ceci qu'il se posait des questions existentielles et qu'il n'avait pas grand-chose à m'enseigner, mais plutôt un amplificateur ou un catalyseur. Grâce à lui, mais aussi grâce à ce voyage entrepris vers d'autres horizons, je me suis ouvert à un grand nombre de réalités que le commun des mortels ignore. A coup sûr cela a changé ma vision du monde. Tout cela pour dire qu'il y a eu un avant et un après. Avant je vous aurais dit ceci : que cette œuvre était noire, que je la déconseillais formellement aux personnes plus ou moins dépressives, que les courants de pensée transcrits n'étaient pas à prendre au pied de la lettre, mais plutôt au second degré, que je m'efforçais de prendre le recul nécessaire pour parvenir à une vision non atteignable, que ce n'était pas un idéal que j'exprimais dans cette œuvre, mais plutôt un « non-idéal ». En fait, je tente de démontrer que le système dans lequel nous vivons est absurde, malsain, médiocre, dangereux. Il n'est que déraison. Mais il paraissait aussi sans solution, non pas que je n'en apporte pas de temps en temps, mais tout simplement elles semblaient inapplicables. J'aurais dit que nous ne pouvions changer un système qui a mis des siècles et des siècles à se construire et dans lequel tous les hommes courent peu ou prou dans la même direction. Il est facile de changer les règles d'un jeu, mais impossible de dévier les règles de la vie. C'est pourquoi il faut aborder cette œuvre comme une prise de conscience, une curiosité, mais après sa lecture, tout s'arrête ici. Chacun reprendra sa petite vie comme avant. Et puis il y a eu en fin de compte cet après. J'ai appris des choses, et j'ai été plus sensible à la présence de certains phénomènes, de certaines vérités. Je crois maintenant, depuis peu, qu'au contraire notre monde peut changer grâce à une

minorité. Avec ce sentiment que certaines des solutions que je décris dans cette œuvre, que je prenais comme totalement utopiques, peuvent finalement se mettre en place à une rapidité fulgurante. Il suffit pour cela d'un grand réveil et de la volonté des hommes. Je sens que des choses bougent en ce moment. Et le plus étonnant, alors que j'imaginai certaines de ces solutions à contre-courant, extrémistes, j'ai vu, je vois des opinions qui sur certains points – et je parle des points les plus ambitieux – me rejoignent, à ma grande surprise, mais pour mon plus grand plaisir de voir se mettre en place une société meilleure, pour moi et pour mes semblables. Et finalement, beaucoup de ces prises de position viennent en interaction avec certaines idées que de décris dans ce livre, au lieu que ces mêmes idées fassent office d'excentricité et restent lettre morte. Mieux, les dernières semaines qui ont précédé la finalisation de l'écriture de cette œuvre, je me sentais pressé de la terminer, telle une urgence, tel un message à délivrer pendant qu'un vent soufflant dans la bonne direction montre le bout de son nez. Maintenant, je crois que tout peut changer, peut-être avec une certaine aide du destin il est vrai...

Comme je l'ai dit, pour faire véhiculer certaines idées, mon esprit, mon caractère et les blessures de ma vie sont tels que je n'ai pas réussi à le faire sans faire apparaître ci ou là des piques, des remarques blessantes, des critiques virulentes, à contre-courant, pouvant être marquées à maintes reprises par l'intolérance, je le concède. Il me fait mal d'avoir à me justifier ici de ce que je ne suis pas, mais je dois le faire, parce que je connais les hommes, notamment ceux du pouvoir, je connais leurs méthodes. Je ne suis hostile à aucune personne au seul titre de ses croyances religieuses, et ce quelle que soit cette religion, je ne suis pas homophobe, et ô grand Dieu je ne suis pas raciste. Incisif je le suis dans ma façon de m'exprimer, comme pour mieux réveiller les consciences, comme pour mieux jouer avec cette liberté, pour repousser les limites de la censure, mais j'avertis que toute personne qui me soupçonnerait d'intentions exprimées dans la phrase précédente ferait une mauvaise interprétation de mes

propos. Je crois important de le stipuler dès maintenant, et non plus tard. Quand je vois tant de dorures, tant de richesses, tant de mensonges, tant de facilité et d'aisance ici, quand là-bas d'autres personnes ont tant de mal à vivre, ne connaissent pas le confort ni les plaisirs, j'estime ne pas avoir à prendre de gants ni avec certaines personnes appartenant au pouvoir, ni avec la stupidité humaine, même si elle réside au nom d'une religion. De ceci j'en prends le droit. Mais je commence déjà à entrer dans le fond du sujet. Alors d'avance, je prie mes lecteurs de m'excuser et me pardonner si à certaines reprises ils se sentent visés par quelques insinuations blessantes et relevant de l'intolérance. Ce n'est absolument pas le but de cette œuvre, et je respecte chaque individu qui respecte les hommes. J'ai eu besoin d'écrire cette œuvre avec mes tripes – je vous avais prévenu en évoquant un langage parlé –, et quelquefois, je le reconnais, j'ai eu besoin de faire sortir par écrit les quelques colères de mon expérience personnelle pour également faire ressortir ce qu'il y a de bon. Et à l'avenir, ayant mis par écrit des jugements parfois malsains comme pour m'en débarrasser hors de moi-même, je me sens maintenant comme libéré et prêt à me consacrer à des projets ambitieux, novateurs, et dignes d'amour : l'amour des hommes, l'amour de notre planète. Je tenais à apporter ces précisions.

Maintenant j'ai un rêve...

**A Марина Павлюк, mon amour, mon âme sœur,**  
*Le temps s'est arrêté et avec lui mes sentiments se sont figés ;  
les malentendus ont été notre ennemi et non le temps comme je te l'avais dit,  
mais la vie permet d'y remédier.  
Comprends l'essentiel, quand l'impossible devient possible.  
Car dans ton cœur j'y ai laissé une partie de mon âme.*

**A Оксана Стороженко, mon amie, mon maître**  
*Vois-tu comme on peut aller loin avec du sérieux...  
J'espère que tu ne m'en voudras pas.  
Je ne te remercierai jamais assez de ta confiance envers moi,  
de ta franchise et de ce que j'ai appris grâce à toi.*

*Une pensée toute particulière également et toute ma reconnaissance aux  
personnes qui, chacune à un moment de ma vie, m'ont inspiré et m'ont donné  
l'énergie d'écrire cette œuvre : Юлия Гронда, Мария Антонова, Марианна  
Скорохватова, Женя cette violoniste Saint-petersbourgeoise rencontrée un  
soir de 16 septembre 2012 à l'aéroport d'Istanbul et dont je ne connais pas le  
nom de famille, ainsi qu'à Jeanne et Jacques qui se reconnaîtront et que  
j'embrasse bien fort.*

## L'ENFANCE

L'enfance. C'est par elle que tout commence et que tout finit. Puisque dès lors que l'on naît, on est voué inévitablement à la mort. La mort n'a de sens que parce que l'on est né un jour. Ainsi l'enfance se révèle être tragique en soi, annonçant par essence une destruction inévitable à venir.

Pour autant l'enfance constitue-t-elle le meilleur moment de l'existence comme le prétendent certains ? Il est vrai que sur un plan chronologique, c'est bien durant l'enfance que le moment de la mort est le plus éloigné dans le temps ; la mort étant redoutable dans le sens où elle constitue la fin ultime, la fin de son existence. Suivant ce concept, il est toujours préférable d'être aux antipodes de ces moments-là. Au commencement, puisque tout est à construire devant nous, tous les rêves sont envisageables, il est davantage possible d'espérer, de changer le cours des événements, de saisir les opportunités, d'oser... bref de profiter de la vie. Cependant, selon ce raisonnement, un tel propos de dire que l'enfance constitue le meilleur moment n'a de sens que si l'on a peur de la mort, et que cette frayeur constitue en soi une obsession permanente voire malade. Et dans ce cas, comment faire abstraction d'une telle angoisse ? Il devient impossible d'entreprendre et de jouir des plaisirs de l'existence en étant tant préoccupé par une vision si sombre. De plus, ceux qui défendent cette théorie ne tirent ce constat que bien plus tard, lorsqu'ils sont sortis de l'enfance, eux-mêmes angoissés par une fin plus ou moins proche et qui les empêche de profiter des instants présents qu'il leur reste, ou d'être maîtres de leur vie pour se rapprocher de leur idéal. Mais alors ce raisonnement s'effondre par lui-même ; de fait, comment dire que le meilleur moment de son existence, le plus jouissif, le plus appréciable, est un moment passé, alors que lorsqu'on y était, l'on ne s'en rendait pas du tout compte ? On le

sait : les regrets voire les remords et l'aigreur rendent les pensées subjectives. Cela ne tient pas debout. Plus simplement, si on reprend l'hypothèse énoncée au début de ce paragraphe, il faut probablement y percevoir une interprétation moins recherchée. Ceux qui émettent l'avis comme quoi l'enfance serait le meilleur moment de l'existence se réfèrent probablement aux comportements et à l'état d'esprit qui caractérisent cette période. Et en effet – pourrait-on croire – l'enfance c'est l'âge de l'insouciance, les années où l'on ne travaille pas, où il n'y a pas à payer à tout bout de champ, où l'on peut jouer, où l'on s'épanouit, où l'on découvre la nature. L'enfance, c'est aussi l'innocence et la naïveté, nous ferait-on croire. En d'autres termes le bonheur parfait. Mais voyons ça d'un peu plus près.

Peut-être faudrait-il en premier lieu définir l'enfance. Jusqu'où va-t-elle ? Jusqu'à quel âge ? Le dictionnaire fait état d'une période allant jusqu'à l'adolescence. Pour ma part, à l'inverse j'y inclurai volontairement cette phase d'adolescence et irai même au-delà, en évoquant la jeunesse. Puisque l'enfance est, pour un grand nombre d'entre nous, la période où l'on apprend les rouages de la vie, où l'on se forme à un savoir qui nous permettra d'exercer une profession et d'accéder à un statut social, il n'y a aucune raison dans le cadre de l'état d'esprit de cette œuvre d'introduire une rupture en excluant la période d'apprentissage pendant laquelle un être n'est pas dans la vie active. Notons pour l'instant que contrairement à la jeunesse dont le caractère varie avec l'individu, l'enfance, elle, présente de très fortes similitudes d'une personne à l'autre aussi différentes soient-elles.

Mais inutile de tourner autour du pot. Je l'affirme : l'enfance est un moment déplorable. A la naissance, on hérite des gènes mais pas du savoir. Tout est à apprendre. On naît inculte, sans même la maîtrise d'un langage. Rien n'est inné. Par cet excès de vide, d'ignorance, on atteint en un sens l'apogée de l'imbécillité. Une imbécillité passive certes, fondée sur l'ignorance et les incapacités, par opposition à une imbécillité active fondée sur la

connerie pour parler franc. Donc un défaut excusable puisqu'on le subit, et tout excusé de fait. Mais quand même, avouez que c'est mal foutu ! Je ne sais s'il existe quelque part dans l'Univers des êtres qui hériteraient à la naissance de la maîtrise, du savoir acquis par leurs ancêtres, de leur expérience du vécu avec les leçons qu'ils en ont tirées, pour autant que leur existence se base sur le principe de la procréation. Pourquoi imaginer un procédé de reproduction autre peut-être penserez-vous ? Et pourquoi pas ? Sans même aller aussi loin, certaines créatures sur notre propre planète sont indépendantes à leur naissance. Car il est quelques espèces où la femelle qui a donné naissance à ses petits les abandonne. Et ceux-ci doivent se débrouiller tout seuls, avec dans bien des cas des chances de survie faibles certes, mais suffisantes pour assurer la continuité de l'espèce. Pour l'homme, au risque de me répéter, ce n'est pas le cas, rien n'est inné. Le nourrisson nécessite absolument l'attention et les soins d'adultes pour qu'il puisse continuer à vivre. On peut admirer la civilisation humaine, mais l'individu isolément est bien peu de chose à la naissance. Il est faible et vulnérable. Poursuivons...

C'est donc une période de vide à laquelle l'enfant de quelques jours ou quelques mois est confronté. Rare moment d'égalité entre les hommes, même si les méthodologies d'apprentissage, les chances de survie et de progression diffèrent clairement selon l'environnement social et familial dans lesquels on est éduqué. Mais de cette période, il n'en reste rien une fois que l'on grandit, aucun souvenir. Puisqu'il n'y a aucun souvenir plus tard, est-ce la raison qui guide nos comportements durant le plus jeune âge : je parle de nos pleurs, nos regards, nos gestes ? Certainement pas. C'est l'instinct de survie qui commande nos réactions, indépendamment de notre âme selon moi. Les nourrissons sont dénués de raison, d'intelligence : en un mot ils sont impersonnels. Incapables d'aligner trois mots, même d'en prononcer un correctement, ce ne sont que des balbutiements ; incapables de marcher sans tituber et se vautrer lamentablement sur le sol ; toujours à brailler. Quand ils rient, c'est en général sans raison, ou alors pour des broutilles qui ne justifient pas ce réflexe. Des fois il



suffit d'agiter bêtement un hochet ou même de faire des signes débiles avec vos mains devant le nourrisson pour provoquer ce réflexe en question. Ou de lui parler bizarrement comme on le ferait éventuellement à un débile profond, pris alors dans un élan d'irrespect. Vraiment il n'y a rien de bien glorieux. Les adultes peuvent bien s'amuser du rire, du sourire, des mimiques ou des gestes d'un bébé – je vais justement évoquer ce sujet quelques lignes plus loin –, mais vous souvenez-vous plus tard de quelques-uns de ces instants ? Dans quelles circonstances pleurait-on ? Dans quelles circonstances riait-on ? Certainement pas que vous vous en souvenez. Ou alors vous êtes un cas intéressant pour la science. Tout ça pour démontrer que si c'était la raison qui guidait nos actes nous nous en souviendrions. Et de rajouter que cette conclusion tirée, on ne peut que regretter cette période. A l'âge adulte, nous bénéficions d'un potentiel pour contribuer à des réalisations, vivre des expériences, laisser une trace, participer à l'évolution des hommes, aimer, fonder une famille, expérimenter des sensations, ressentir des choses, et être reconnu. Au cours de l'enfance, rien de tout ça. Nous ne maîtrisons pas nos actes, nous les subissons sans même nous en rendre compte et sans les mémoriser. C'est pourquoi je qualifie cette période de déplorable.

Mais il est une attitude encore plus déroutante : celle des adultes. Comment être en admiration, en extase devant un bébé, c'est-à-dire devant les scènes mentionnées ci-dessus et d'autres somme toute similaires ? Je ne prétends aucunement que ces situations soient choquantes, mais simplement elles sont naturelles : le nourrisson a spontanément cet instinct de survie ; il est donc normal qu'il essaye de parler, de se faire comprendre avec ce qu'il peut – souvent des braillements – pour communiquer les émotions les plus primaires que sont chez lui le froid, la douleur, la faim, la soif ; de même il est normal qu'il veuille marcher pour imiter les hommes. C'est naturel, c'est la vie. Il n'y a donc vraiment rien d'extraordinaire dans ces scènes de vie et tous les nourrissons adopteront la même attitude. Il ne faut donc

pas y voir là un quelconque génie, un don ou une intelligence supérieure à la moyenne de sa progéniture. Alors à quoi bon s'en réjouir, s'en féliciter, s'extasier ? Ce n'est pas fondé. Quant aux compliments et éloges à l'égard des ressemblances du nourrisson avec certains membres de sa famille, le fait même de constater de telles observations me paraît ridicule. Forcément la couleur des yeux, de la peau, sont conditionnées par les gènes des procréateurs. Mais de là à y voir des ressemblances, ça devient de la connerie humaine. Les organes ne sont pas à maturité, donc je ne vois pas comment peut-on dire qu'un enfant a le même nez, la même bouche, le même sourire ou je ne sais quoi par rapport à un autre membre de la famille. De même quand l'enfant grandit, si l'on met de côté les maladies génétiques et handicaps que je n'évoquerai pas, il est normal que la dentition se fasse, que les membres grandissent, que la parole arrive, qu'il acquière un langage, que les muscles se développent lui permettant ainsi de tenir debout. Et les adultes de s'en émerveiller sottement, pour des raisons mystérieuses. Non mais à quoi d'autre s'attendaient-ils ces adultes ? Que les parents accouchent d'un animal ou d'un pied de betterave ? A avoir un enfant se mettant à aboyer, ne souriant pas, ne pleurant pas ? Au risque de choquer mes lecteurs, je perçois beaucoup plus de sensations, d'émotions et de plaisir à contempler un chiot qu'un bébé. La raison en est simple. Le chiot est tout mignon esthétiquement quand le nourrisson est laid. Le premier est formé au niveau de ses poils quand le second naît sans cheveux, la peau plissée. Le premier est expressif dans son regard, semble comprendre le monde qui l'entoure, sait marcher, commence à vouloir jouer, quand le second est bête comme une oie, peut rire ou pleurer sans raison, et passe l'essentiel de son temps à dormir. Le premier glapit de manière ponctuelle et justifiée quand le second ne sait que brailler à longueur de journée et même la nuit j'ose dire. Le comble de l'absurdité est le contentement des adultes quand le nourrisson fait son rot, acte naturel de la digestion à cet âge... quelle vulgarité.

C'est comme si la société s'était fixé des règles à l'égard des nourrissons frôlant la débilité. Avez-vous remarqué comment

l'adulte retourne en enfance à leur égard ? Enfin, le terme de « retour en enfance » n'est pas fort judicieux pour les raisons évoquées précédemment, à savoir qu'on ne se souvient de rien de cette période infantile. Ces adultes vont se mettre à chanter, si possible les chansons enfantines les plus bêtes qui soient, et certaines fois avec des effets de voix, une chorégraphie et un style improvisés relevant là aussi de la connerie, à faire des grimaces comme on en ferait à des singes pour que les pauvres bêtes détenues en cage nous imitent, ils vont se mettre à danser, à faire le pitre, à imiter des bruits. Pourquoi parler à un nourrisson en changeant de voix, d'intonation, en faisant la grosse voix ou au contraire en prenant une petite voix fluette ridicule ? Pourquoi inventer des mots ou doubler les syllabes d'un mot alors que l'enfant est supposé être en période d'apprentissage de la langue et que l'intérêt serait normalement de lui parler convenablement ? Qu'on ne me dise pas que c'est pour son éveil. En lui parlant comme un débile, il y a fort à parier que l'enfant convergera vers la voie qu'on lui donne. Il y a une chose étonnante, qui me dépasse : le bonheur d'annoncer à sa famille, à ses proches, ses amis, ses collègues de travail, ses voisins, de simples connaissances tels les commerçants chez qui l'on fait ses courses, de la naissance de son enfant, d'un « heureux événement » comme on se plaît à le nommer. Et toutes ces personnes alors informées de la nouvelle de surenchérir vertigineusement dans la connerie humaine profonde en félicitant les parents. Mais les féliciter de quoi crénom de nom ? D'avoir baisé ensemble ? Car c'est à ça que je pense quand on m'informe d'une naissance, c'est à l'acte sexuel accompli. Et il est normal selon un procédé biologique bien connu que lorsqu'un homme et une femme font l'amour, ils donnent naissance à un être humain. C'est naturel, c'est la vie, et il n'y a rien de surprenant, de glorieux ou de courageux. Quelquefois même, et c'est triste à dire je le confesse, la naissance de l'enfant n'était pas pensée, pas voulue : je pense au cas où pour un homme et une femme la réelle motivation résidait dans le plaisir sexuel sans penser aux conséquences. Donc les féliciter relève bien de la connerie. Que les parents soient

heureux d'avoir un enfant et d'assurer une descendance c'est un fait compréhensible ; mais cela me paraît surtout relever d'une affaire personnelle, ou familiale s'il faut faire preuve d'esprit large. Alors pourquoi vouloir crier son bonheur sur tous les toits ? En guise d'exemple, qu'est-ce que l'on s'en fiche qu'un ou une collègue de travail – je parle « d'un » au masculin au nom de sa femme – donne naissance à un enfant ! Même avec la sympathie que nous pouvons peut-être lui porter, c'est sa vie personnelle, pas la nôtre.

Et décidément, même au-delà de la naissance, je ne comprends pas ce besoin qu'ont les parents de partager leurs joies avec des inconnus ou, disons-le, des personnes n'appartenant pas au noyau familial restreint se concentrant autour de l'enfant en question. Il est tout à fait normal qu'un père et une mère soient attentifs à l'évolution de leur enfant. Ils sont guidés par l'instinct de perpétuer l'espèce humaine mais surtout leur lignée familiale à travers les gènes. L'homme est peu de chose sur terre, et il n'est rien dans l'Univers, même pas comparable à une goutte d'eau dans un océan. Son existence est trop éphémère. Son corps ne finira que poussière. Sans peut-être s'en rendre compte, on cherche à exploiter ce que nous ont laissé nos ancêtres afin de progresser et vivre le mieux possible, et comme pour ne pas perdre et gâcher tous les efforts et actes accomplis dans une vie, on souhaite les transmettre à ses descendants afin qu'ils puissent à leur tour s'appuyer dessus, les réutiliser. N'importe quel homme désire même si c'est inconscient perpétuer sa trace dans l'histoire. Et comment s'y prendre si ce n'est en tentant de façonner ses enfants à son image ? La vanité des hommes que de voir leurs enfants marcher dans leurs pas... Si cet enfant par l'hérédité poursuit les activités de ses parents – souvent du père –, s'il adopte la même posture, s'il a les mêmes traits de caractère, s'il poursuit les mêmes idées et qu'il y soit fidèle, alors tout est gagné : par leur descendance les procréateurs survivront encore un peu, l'enfant étant l'image, la réplique de ses parents. Symboliquement ces derniers continueront d'exister après leur mort soit à travers les idées de leur fils ou leur fille qui leur sont

similaires et qui se perpétueront dans la société, soit à travers les personnes qui resteront encore en vie quelque temps et qui, voyant l'attitude de la descendance, se souviendront des parents qu'ils auront connus. Mais la responsabilisation entre aussi en ligne de compte. L'enfant qui naît n'a rien demandé, c'est le cas de le dire. Il est le fruit d'un acte sexuel entre un homme et une femme. Le père et la mère ont donc en partie la responsabilité de devoir transmettre à leur enfant toutes les chances de réussite, en lui donnant un certain nombre de clés symboliques dans la vie. Il faut armer son enfant du mieux possible des dangers et des aléas de la vie, lui inculquer une éducation, des idées, un état d'esprit. Il n'y a pas de règle en la matière. Certains parents préféreront laisser leur enfant apprendre par lui-même en lui conférant une liberté d'agir, une indépendance, le laissant livré à lui-même. D'autres en revanche encadreront leur enfant en lui imposant des règles et en surveillant à leur bonne mise en application. Mais à chaque fois c'est, tout du moins je le pense, dans un souci de bien faire. On cherche à transmettre, dans les limites de ses possibilités matérielles, les outils de la réussite ; et ça passe par plusieurs paramètres : l'éducation, le savoir, le savoir-faire, la moralité, les opinions, les mises en relation, *et cætera*. L'enfant a besoin d'être guidé et c'est aux parents dont il dépend de remplir ce rôle. D'ailleurs, on souhaite que son fils ou sa fille réussisse dans la vie, et souvent mieux que soi-même comme peut-être pour prendre une revanche sur la vie. Ce que l'on n'a pas réussi, si c'est notre enfant qui l'accomplit, on en est fier. Car les parents y sont un peu pour quelque chose et cela contribue ainsi à leur propre réussite indirectement.

Là encore je parle d'un geste naturel, faisant appel aux sentiments de protection envers les personnes qu'on aime. Mais revenons-en à nos moutons. Effectivement de voir son enfant progresser on en est fier. Qu'il se mette à marcher, qu'il apprenne à parler, qu'il excelle dans un ou plusieurs arts, qu'il devienne bon, compétent, érudit, qu'il prenne des initiatives, qu'il s'épanouisse à travers diverses activités ou centres d'intérêt, qu'il soit créateur ou génie, qu'il soit reconnu, qu'il devienne riche, les

parents s'en réjouissent. Mais de là à vouloir communiquer sa joie, à narrer chaque jour les prouesses de son enfant, et en faire profiter la terre entière, même si j'exagère un rien sur le fond, je réponds « non ». Les autres s'en foutent et ils ont bien raison. Et si ce n'est pas le cas, c'est qu'ils sont polis avec un brin d'hypocrisie, ou bien cons avec du temps à perdre. Pour moi ce ne sont que des affaires personnelles entre père et fils, mère et fille, auxquelles éventuellement interviennent les grands-parents mais tout cela doit en rester là.

En évoquant l'admiration envers son enfant à le voir progresser et réussir, je me suis un peu étendu sur sa vie adulte. Si l'on en revient aux débuts de son existence, l'enfant se met ensuite à parler et à penser. Et là, sans l'expérience de la vie, sans le savoir, sans un intérêt pour les concepts sérieux qui régissent la vie et la survie de l'homme dans la société, dans l'ignorance la plus profonde, ces êtres de quelques années n'ont pas le recul leur permettant d'adopter un esprit critique. Et pourtant, comme leur cerveau se développe néanmoins, ils font preuve d'une vivacité et c'est alors à une déferlante de conneries que l'on assiste. Car l'enfant ne se tait pas, il se montre. Ce n'est d'ailleurs pas un reproche car c'est sans doute une condition *sine qua non* à son évolution. L'enfant pour que son esprit se développe a besoin de s'épanouir, et le contraindre au silence au sein du foyer serait néfaste. Mais il faut supporter. Et si c'est facile parce que naturel pour les parents, c'est plus difficilement supportable pour des invités ou de la famille moins proche. Car l'enfant se montre, il ose prendre la parole et cherche à se rendre intéressant – de son point de vue – comme pour prouver son existence, ou attirer les attentions sur lui dans un monde d'adultes où même si c'est de la famille il s'ennuie, incapable de comprendre les tenants des discussions, et davantage attiré par l'aspect ludique et son monde à lui. Malheureusement quand il s'exprime, c'est pour dire des futilités, des absurdités, du concentré d'inutilité. C'est d'ailleurs un peu paradoxal de constater que pendant ce stade on énonce un ramassis de bêtises qui est la conséquence d'un apprentissage

débutant, mais qui permettra en principe de devenir intelligent. Cependant il faut laisser cette évolution se faire dans la sphère du privé et des écoles. Ce qui est très grave, et je le dis solennellement, c'est la communication que certains adultes élaborent sur ce registre. Et là, j'accuse les journalistes, les hommes et les femmes de télévision de donner la parole à des enfants. Pire, ça passe dans les journaux télévisés dont le but est d'informer. On voit dans les JT des enfants exprimer leurs pensées, témoigner. Comment après ça peut-on croire en la crédibilité des journaux télévisés ? Plus jamais. Car les paroles prononcées par un enfant sont tout sauf de l'information. Je ne mettrai même pas ça sur le compte de la culture générale de ce qui peut se dire en matière de crétineries. S'il était d'ailleurs question d'établir une loi interdisant à toute personne mineure de passer à la télévision en tant que vedette et donc ni plus ni moins en tant que travailleur – si la télévision est un divertissement pour le téléspectateur, c'est un travail pour celles et ceux qui permettent au programme d'exister –, alors je l'approuverais naturellement. A l'exception des films dont le but est de divertir et de raconter une histoire, et dans lesquels il est normal de laisser la liberté de faire figurer des rôles d'enfants. Mais de grâce arrêtons d'interviewer des enfants pour recueillir leur pensée, leur jugement, leur opinion par essence vile, dénuée de sens, irraisonnée.

Je considère donc que l'enfance, bien qu'elle soit une phase incontournable, est en soi une étape pitoyable. Pourtant certains s'offusqueront et prétendront que les propos des enfants ont du bon, en se plaçant sous l'angle de leur spontanéité et surtout de la naïveté que les adultes ont perdue. Et la naïveté a du bon quand on sait que l'enfance est synonyme d'innocence. Mais qui sait cela ? Beaucoup de personnes le répètent ; c'est une vérité générale... que je ne partage pas. Et je vais tenter de l'expliquer.

Mais avant cela, juste encore un mot sur les propos dénués de raison de la part des enfants. Je l'ai dit, il est primordial que l'enfant s'éveille, et à ses débuts, il est normal qu'il ne sache pas

grand-chose, qu'il se fasse de fausses idées, qu'il ait des illusions, puisque sa raison, son intelligence sont en train de se former. Contraindre l'enfant au silence dans le cercle familial serait dangereux car cela nuirait à son éveil. L'épanouissement joue également un grand rôle et cela passe par la communication, par la prise de parole : il ne faut pas que l'enfant ait peur de prendre la parole auquel cas il se renfermerait sur lui-même et donc son cerveau ne serait plus en situation de développement. Heureusement ou malheureusement, mais c'est un fait, dans cette vie humaine qui est la nôtre les adultes aggravent ce phénomène de méconnaissance du monde humain. L'observation que je m'appête à faire est une pratique usuelle et généralement répandue, et je ne sais pas, je l'avoue, quelles en sont l'origine et la raison. Les enfants de par l'ignorance du monde réel qui les entoure, parce qu'ils découvrent petit à petit les choses, la nature, les personnes, sont dans leur monde à eux. Et les adultes entretiennent grandement ce vice. Je l'ai dit, ça commence tout jeune dans le berceau. En prenant des voix débiles, en gesticulant, en agitant un hochet devant le nez du nourrisson, on lui donne une image d'un autre monde. Ce qu'il croit apprendre – bien qu'il n'en ait pas conscience, on peut raisonnablement penser que des mécanismes internes liés au cerveau travaillent – il lui faudra du temps plus tard pour désapprendre, pour réaliser que ces scènes ne font finalement pas partie du monde réel, ne font partie d'aucun code, pas même de l'éducation. Car plus tard, quand à l'âge adulte ils feront à leur tour les mêmes gestes, ça ne sera non pas en souvenir de leur plus tendre enfance qu'ils le feront, mais en copiant ce qu'ils auront vu se faire chez d'autres adultes, comme qui dirait des rituels de notre société, aussi bêtes soient-ils. Pourquoi aller agiter un hochet ? Certes, ça fait marcher l'industrie du jouet qui se régale. Mais il n'y a pas de sens à cela. Je reste certain qu'il existe mille et une façons plus intelligentes de contribuer à l'éveil d'un bébé. Ces gestes sont analogues au jouet que l'on fait miroiter au chien en le narguant, et qu'on lui lance ensuite pour qu'il le ramène. Cela n'apporte rien à l'enfant. Certes comme je l'ai dit, l'enfant va peut-être se mettre à rire



bêtement, sans qu'il sache pourquoi, ou à pleurer d'ailleurs tant ses réactions n'entrent pas en ligne de compte de la raison ou de l'intelligence, mais j'estime que cela ne peut contribuer précisément à sa future intelligence. Pourtant grand nombre d'adultes s'adonnent à cette pratique. Ensuite on lui parle bêtement, avec des mots inventés, qui sonnent avec un simplisme déconcertant. Par exemple, on nomme la femme payée pour s'occuper de l'enfant en l'absence des parents une « nounou », et l'on substitue ce terme dans le langage courant, à un point tel que j'ai entendu des adultes employer naturellement ce terme entre eux. Que ce terme est débile, je déteste sa sonorité. Il y a un mot pour cela, on l'appelle une nourrice, et il n'y a rien de péjoratif à l'employer. Pourquoi donc faut-il que les adultes inventent des termes de la sorte, que les enfants assimilent ? C'est juste ridicule. Il y aurait tout intérêt à éduquer l'enfant et à l'habituer à un langage réel. Il n'y a pas de langage adulte, il y a juste un seul et unique langage, c'est tout. On maintient l'enfant dans un monde irréel en inventant des personnages. Ainsi pour cacher un manque d'autorité, on joue sur les peurs de l'enfant en évoquant le marchand de sable pour l'inciter à aller se coucher quand il commence à se faire tard. Quand il perd une dent, on évoque la petite souris qui viendra la récupérer sous l'oreiller durant la nuit. Et on en raconte des conneries. Et comment on fait les bébés... Il y a aussi le père Noël. Je ne critique pas cette dernière légende. En fait, c'est pour cela que j'ai utilisé l'expression « heureusement ou malheureusement » précédemment. Ce qui est sûr, c'est que je dénonce les procédés excessifs inutiles dont je viens de parler. Après, la question se pose de savoir s'il faut « bercer » l'enfance dans un monde plutôt beau ou plutôt moche. Il va sans dire que si l'on traumatise l'enfant avec les notions de travail, d'argent – de cet argent qu'on ne gagne pas en assez grande quantité et qui manque, de tout ce qu'il faut payer –, d'insécurité qui règne dans notre société, et plus généralement des grands maux de la terre, l'enfant qui n'a pas demandé à naître risque d'être traumatisé de voir aussi brutalement un monde aussi moche sans grandes compensations finalement. Pour développer

son éveil correctement, on sent intuitivement que cela se fera mieux dans la joie, dans l'épanouissement. Ces sentiments favorisent davantage l'éveil, tandis que la mélancolie conduit à se poser des questions restant sans réponses et à ne pas avancer, ou pire, à faire un blocage. Pourquoi lit-on des contes de fées aux enfants ? De cela aussi, lorsqu'on grandit, on ne s'en souvient pas vraiment, voire pas du tout. Finalement, les contes de fées ne servent-ils pas les adultes qui, le temps de la narration, s'évadent vers un monde meilleur que cet enfer que leur font vivre leurs supérieurs hiérarchiques, leur conjoint, le fisc, et le reste de la société – ce ne sont que des exemples ? Ce père Noël, quelle idée étonnante, mais saugrenue ! Je suis sceptique. Curieusement, il semble que la désillusion ne soit pas traumatisante pour les enfants. Parce qu'il faut le dire, c'est une vraie désillusion digne de ce nom ! Cette idée du père Noël est une joie pour l'enfant, un vrai moment d'éveil, de féerie, d'épanouissement, de joie intérieure. Mais en même temps une déception énorme lorsqu'on apprend qu'il n'existe pas, une incompréhension, et l'une de ses premières blessures émotionnelles. Je ne trancherai pas sur cette question. Par contre j'ajouterai que cette croyance peut créer une frustration et un sentiment d'injustice quand, alors qu'il croit en un être extérieur à la famille, doté de super pouvoirs et engendrant le bien, il pourra observer des injustices en la matière. Les cadeaux que reçoivent les enfants sont fonction de la richesse des parents, ce qu'il ne sait pas. La misère étant, il y a même des parents qui ne peuvent pas payer de cadeaux à leur enfant, par manque d'argent, et ils en sont croyez-moi malheureux. L'enfant peut alors comparer ce que le père Noël lui a donné et ce qu'il a donné à d'autres enfants qu'il côtoie, et de là constater une injustice qu'il ne comprend pas, puisque le père Noël par la définition qu'on lui donne se veut bon et juste. On peut même imaginer que l'enfant se mette à avoir une mauvaise opinion de lui-même, à ne plus s'aimer, tant il est obligé de conclure que les circonstances qu'il croit percevoir lui montrent qu'il est moins appréciable que d'autres enfants de son âge. Je ne suis pas exhaustif, il y aurait encore bien d'autres illustrations qui tendent

à démontrer que les adultes enferment les enfants dans un monde imaginaire, ce qui n'est probablement pas une si bonne chose que ça. Forcément après, puisque leur culture se fonde sur des choses fausses, les enfants ne peuvent que porter un raisonnement encore plus faux qu'il ne serait déjà sans cela. Après, les adultes osent dire que la vérité sort de la bouche des enfants. Ce n'est pas moi qui le dis, ce sont les autres. Je trouve cela absurde. Alors bien sûr on parle de spontanéité. Souvent comme les enfants sont dans leur monde tout beau tout gentil de Mickey, ce qu'ils disent n'est pas foncièrement blessant, encore que ceci soit à nuancer, je vais y venir un peu plus loin. Mais parce que le monde est compliqué, qu'il ne peut exister de réponses simples aux questions que se sont mises dans les pattes les humains, en aucune manière je ne considère que la vérité puisse sortir de la bouche d'un enfant. Les bases de raisonnement des enfants sont fausses. Souvent c'est la simplicité des propos qui attendrit les adultes. Ou bien encore parce que l'enfant ne se fixe pas de barrière ni d'interdit, et qu'il ose dire tout haut ce qu'il pense. Ce ravissement peut en fait cacher des défauts des adultes qui se contrôlent excessivement, qui sont hypocrites et qui manquent d'audace. Probablement ne prennent-ils pas assez leur destin en main. Mais il ne peut nullement s'agir de vérité à ce stade-là. Je disais que l'on prête habituellement aux enfants, à leurs propos, à leur comportement une intention d'innocence pure, ce que je réfute. C'est de cela que je vais maintenant parler.

Les enfants sont méchants. Très méchants. Même si certains n'apprécieront pas ces propos, je persiste et signe à dire que les enfants ont le fond méchant. Ils sont très intolérants. Peut-être plus les garçons que les filles, je ne le nie pas complètement, mais je me dois de parler au nom d'une généralité. Ils ne supportent pas la différence. Et ils ont l'esprit moqueur, non pas au sens plaisantin mais au sens pernicieux du terme. Parce que vous êtes plus petit que la normale, vous pouvez être pris à partie par les camarades de classe – et le terme de camarade vous en conviendrez est mal choisi, je veux bien entendu désigner les

autres enfants qui se trouvent dans la même classe ou le même établissement scolaire, lieu très important dans la vie de l'enfant puisqu'il y passe un temps non négligeable. Parce que vous êtes gros – et espérons dans un souci de limiter les dégâts pas un petit gros – vous subirez les humiliations, les moqueries, les critiques voire les insultes des autres enfants. Si vous êtes d'une autre couleur de peau minoritaire dans l'école, vous serez peut-être mis à l'écart, voire même l'on se moquera de vous, on vous tapera. A l'âge adulte on appelle cela du racisme et c'est puni par la loi. Au stade de l'enfance, persistez-vous à me dire qu'un tel comportement relève de l'innocence et de la naïveté ? Arrêtons... Les gamins s'attaquent également aux parents. Ces quelques films qui mettent l'accent sur des violences d'enfant à enfant dans une petite commune ou un quartier d'une ville, dues à une histoire qui concerne les parents, ne sont pas que de simples fictions, ils sont représentatifs d'une réalité. Les enfants à cet âge sont en éveil, donc perceptifs, mais incapables de raisonner correctement. Ils déforment les propos, détournent le sens de ce qu'ils ne comprennent pas, réinventent, exagèrent. L'histoire en question, celle qui est relative à des parents, peut être tout et n'importe quoi : adultère, divorce, alcoolisme, arrestation, maladie, vol, problème d'ordre sexuel, problème d'argent ou au contraire vie particulièrement aisée. Je ne prends pas exprès des exemples excessifs, on vit dans une société de merde de nos jours. Et donc bien souvent ce sont à la base des conflits d'adultes reposant sur du mépris, du parti pris, de la jalousie, des jugements subjectifs, des on-dit, qui n'ont aucune raison d'être car relevant de la vie privée, mais qui en parallèle dégénèrent en conflits d'enfants. Des enfants – souvent en bande car la pluralité dans ces circonstances renforce le plaisir de faire mal, de jouer au caïd en se sentant relativement protégé – attaquent et blessent moralement d'autres enfants en insultant leurs parents. On n'a pas idée comment de tels propos peuvent blesser les plus fragiles. Au plus jeune âge, les enfants aiment et respectent profondément et à juste titre leurs parents. Je ne cherche pas à jouer dans la grossièreté et la vulgarité gratuite dans cette œuvre, mais l'insulte « fils de pute »

pour ne prendre que cet exemple est monnaie courante dans les cours d'écoles, même dès l'école élémentaire. En fait, énormément de maux de la société comme le racisme, l'intolérance face à la différence, l'absence d'entraide, l'indifférence, le mépris, la jalousie, se retrouvent dans les cours d'école. Il faut remarquer au passage que chaque adulte est passé dans une cour d'école avant de rayonner dans la vie, avec son caractère, son état d'esprit. Est-ce les adultes qui déteignent sur les enfants pendant la phase d'apprentissage et de formation de leur personne, ou bien est-ce les enfants qui de nature méchante en garderont des signes plus ou moins présents plus tard, consciemment ou inconsciemment d'ailleurs ? Pas facile de trancher, car la société change et les générations ne se ressemblent pas tout à fait. L'aspect financier est très présent dans ces affaires de comportements infantiles. Les enfants de riches s'ils sont majoritaires ou plus forts s'en prennent aux enfants de pauvres, et *vice versa* selon les effectifs majoritaires ou les clans de fortes têtes. Si vous êtes bon à l'école, c'est-à-dire si vous travaillez bien, que vous montriez des facultés à aimer les cours et à progresser dans les matières enseignées, et que cela se traduise par de bonnes notes, vous pouvez être la risée des autres écoliers, voire pire : le bouc émissaire. Car il y a une généralité qui s'observe : un grand nombre d'élèves, pas tous mais un grand nombre, n'aiment pas l'école, donc l'instituteur ou l'institutrice. Et faire preuve d'une opinion inverse est mal perçu par ces enfants-là. Donc s'attirer les appréciations du professeur, avoir de bonnes notes, être sérieux en classe, travailler ses leçons et faire correctement ses devoirs sont hélas – et je le déplore – une voie ouverte à s'attirer les foudres. Les autres enfants y verront comme une trahison – j'ai prévenu précédemment, l'enfant est bête et dénué de raison –, et insultent l'élève concerné de faux jeton, de faux-cul, de lèche-cul – l'enfant est vulgaire et joue volontairement de l'usage de ces mots. Cet enfant-là, victime en cette circonstance mais qui pourrait bien devenir coupable en d'autres heures, sera l'objet de tous les quolibets et même d'attaques à travers des gestes douloureux. Ce n'est pas du racket

mais ça appartient à la même famille si j'ose dire car ces humiliations, ces moqueries se font en douce, sans que les professeurs ou les surveillants s'en aperçoivent, et restent ancrées dans le silence par peur de représailles encore plus virulentes. Bon nombre de parents ignorent ce qui se passe dans les cours d'école. Cela se rencontre tant dans les écoles publiques que les écoles privées. C'est une loi universelle. La méchanceté ne s'exprime pas que par des mots, elle s'exprime par des actes également, ce qui en fait une forme de violence. Certains enfants, là aussi agissant en bande, aiment taper, malmener, quand il ne s'agit pas d'ailleurs de brutaliser. Les grands se plaisent à s'en prendre aux plus faibles. Voilà le triste décor réel de l'enfance. Oh bien sûr il y a moyen de trouver des exceptions, mais croyez-moi je ne peins pas le tableau plus noir qu'il n'est. Par ailleurs avez-vous déjà croisé dans la rue par exemple le regard d'un enfant inconnu qui vous dévisage littéralement, ce regard fixe vers vous qui peut durer de très longues secondes ? La situation est embarrassante et relève de l'impolitesse, d'un manque d'éducation. Peut-être que l'enfant n'a pas ces notions-là en tête, mais cela prouve bien à quel point l'enfant juge. Il vous examine parce que quelque chose le choque ou le perturbe, on ne sait pas quoi. Mais là encore cet exemple montre à quel point l'enfant est par nature intolérant.

Je voudrais revenir sur les propos que tiennent les enfants et de leur relation avec le monde communiquant. Je ne parle pas des « areu areu guili-guili », des « panpan-cucul » ni des « caca boudin » qui font rire bêtement les plus jeunes et qui sont sans intérêt ; je fais référence plutôt à l'enfant à partir de sept ans environ. L'enfant type abuse du mensonge et de la désobéissance. Cela va assez de pair dans la mesure où, comme il désobéit, il se croit obligé de mentir pour justifier ses actes ou se faire pardonner lorsqu'il est pris sur le fait. Bien sûr en d'autres circonstances il ment aussi pour se donner de l'importance, pour tenter d'épater la galerie, pour se rendre intéressant, pour s'inventer une vie attrayante ou se donner l'illusion de faire des actes d'une intelligence ou d'un courage au-dessus de la moyenne. Les

enfants aiment ce qui est interdit. Il ne s'agit pas là d'un reliquat des mentalités soixante-huitardes transmis aux générations d'après, cela a toujours été. Ils aiment exploiter l'inconnu pour voir ce qu'il y a au bout, pourquoi telle ou telle chose est rendue interdite par les adultes. Par cette désobéissance naturelle ils se mettent en danger. Mais c'est comme ça, ils refusent obstinément d'écouter les adultes. Obstinsés et têtus. Et c'est comme si la désobéissance était une forme d'affirmation de soi, la volonté de démontrer qu'ils réussissent mieux que les adultes qui, par crainte de tel ou tel événement, tentent de les empêcher d'une quelconque tentative. La désobéissance se fait également en classe. On ne leur apprend plus le respect de l'autorité. En fait, ils jugent de ce qui est bon ou mal pour eux. Mais on le sait, c'est prouvé scientifiquement, leurs choix sont mauvais. Ils n'ont ni l'intelligence ni l'intuition. Si l'enfant était livré à lui-même, il ne mangerait que des sucreries et des féculents, il n'irait pas à l'école ou à défaut prendrait à la légère les heures de cours et ne ferait pas ses devoirs, il parlerait mal – en langage texto, en verlan ou en employant tout ce qu'il y a de plus grossier et de plus vulgaire. La désobéissance et les tentatives associées sont omniprésentes au cours de l'éducation parentale. A défaut ils essayent de grappiller, de rogner, de gagner du terrain sur leurs obligations : remettre les devoirs de classe à plus tard, essayer de gagner quelques minutes quand les parents leur donnent l'ordre d'aller se coucher, ne pas finir leur assiette, *et cætera*. Quant au mensonge, comme je l'évoquais plus haut, il est omniprésent pour se justifier d'avoir franchi la ligne interdite, pour embellir leur vie, pour tester les gens de leur entourage, quelquefois pour combler un manque et paraître pour ce qu'ils ne sont pas.

Alors qu'y a-t-il de bien dans l'enfance ? J'y vois un avantage indéniable : c'est qu'elle est limitée et bornée dans le temps, ce n'est qu'un passage. Pour le reste, il ne s'agit d'une étape importante que dans la mesure où l'on doit faire des choix qui définiront le futur individuel de chacun. Mais il est beaucoup de

choix que l'on subit, fonction du contexte social, familial, géographique, affectif.

La conclusion de tout cela c'est que l'enfant n'est pas humble face à sa condition, n'ayant pas conscience des aspects énoncés précédemment. Une fois ce stade passé, nous arrivons à l'adolescence, dit l'âge ingrat ou l'âge bête. Tout le monde y passe nous dit-on, quelque part entre douze et dix-sept ans. Pourtant je ne crois pas à l'âge bête. Je veux dire je ne crois pas qu'il s'agisse là d'un passage inéluctable, scientifiquement prouvé, où tout être humain arrivant autour de cet âge deviendrait automatiquement bête. On se trompe en en parlant comme d'une vérité absolue, d'un passage obligé, dont on ne peut empêcher l'apparition par un contrôle de soi-même. C'est-à-dire qu'on en parle comme d'un phénomène biologique, psychique, quelque chose d'inscrit en dur dans nos gènes, dans notre cerveau. Une généralité spécifique à l'être humain somme toute. Au contraire, je prétends que cette période dite d'âge bête n'existe pas en tant que telle. On peut vivre tout à fait normalement à treize, seize, dix-huit ans. Le garçon ou la fille lors de cette étape n'est pas condamnée à tomber dans cette bassesse. Cela relève d'une invention et d'un pur fantasme de l'homme adulte. La bêtise caractéristique de cet âge ingrat serait-elle alors une perception des parents, quelque chose comme le reflet de leur enfant qui grandit et qui dans son éveil change ses habitudes et passe à un autre stade, c'est-à-dire que ce qui est pris pour de l'ingratitude ne serait-il en fait qu'un simple changement de goûts que les parents n'auraient pas vu venir ? Non plus vous dirai-je. L'âge bête selon moi n'existe pas, mais il n'y a pas pour autant illusion. La bêtise de l'adolescent, généralement parlant, est bien là, présente, sous une forme qui n'existait pas quelques années plus tôt et qui disparaîtra plus tard. Mais cela ne relève pas d'une condamnation existentielle et biologique inévitable, cela relève bien d'un problème d'éducation de l'enfant par ses parents. Et il s'agit bien d'un problème global, touchant quasiment tout le monde. Tout simplement parce que même si les générations se suivent et ne se



ressemblent pas tout à fait dans leur mode de vie, l'éducation que les parents donnent à leurs enfants, elle, suit les mœurs de la société. Je veux dire que les éducations d'une famille à l'autre se ressemblent. Et elle est mal faite. Ceci explique cela, c'est-à-dire ce constat. L'âge bête est une conséquence d'une mauvaise éducation. Je me pencherai sur le problème de notre temps. Après tout même si l'âge ingrat existait il y a soixante ans, pour d'autres raisons car il était d'une autre forme, je ne vais pas étudier cette question. Ce qui m'intéresse c'est la bêtise de nos jeunes aujourd'hui. Qu'en est-il ? Pour l'adolescent quel qu'il soit, les parents ne sont plus bons à rien, ils constituent un obstacle à sa liberté et à son épanouissement, à son évolution. D'ailleurs c'est bien à la notion de liberté que l'adolescent songe. L'envie d'être véhiculé, d'être autonome, de pouvoir fumer, de sortir avec les copains et fuir le domicile, de flirter, de baiser, quand ce n'est pas se droguer. Les parents sont synonymes de vieux et de vieux cons, et leurs interdictions, leurs conseils, leurs recommandations appartiennent à un autre temps et sont de l'ordre de la rengaine. Pour les parents, leurs jeunes ricanent bêtement, deviennent encore plus désobéissants, insultants voire violents – à des degrés différents mais c'est beaucoup plus fréquent qu'on ne le croit –, exigent des choses alors qu'ils ne gagnent pas leur vie, bref, ils filent un mauvais coton. Les responsables de ce mythe qu'est l'âge bête sont l'école et les parents eux-mêmes, pas l'adolescent directement. L'adolescent dans les collèges, les lycées, côtoie d'autres jeunes ; ils ont envie de sortir ensemble et surtout se comparent entre eux. Tout y passe : ce qu'untel ou untel possède – le scooter ou la mobylette, la télévision dans sa chambre, le téléphone portable de dernière génération, les vêtements et les chaussures de marque ou à la mode, signes d'une distinction sociale en phase avec la tendance du moment ou à venir, le montant d'argent de poche par mois, les derniers supports musicaux de je ne sais quel groupe dégénéré ; ce qu'untel ou untel fait – la permission de sortir après les cours, le soir, le week-end et de rentrer jusqu'à plus d'heure, ou encore la permission de ne pas rentrer du tout, fumer des cigarettes ou des joints, flirter, aller

en boîte de nuit, faire telle ou telle activité sportive, s'habiller et se coiffer tendance avec toutes sortes de bijoux, se faire des tatouages ou un piercing là aussi tendance ; ce qu'untel ou untel pense – les idées sociopolitiques, les parents : tous des cons, les goûts et références culturelles, l'art de parler un autre langage plus tendance, ce qu'ils pensent de la société. L'adolescent veut ressembler à ses copains, avoir l'équivalent, disposer des mêmes droits, afin de ne pas être tenu à l'écart, afin de pouvoir les suivre, afin de pouvoir parler d'égal à égal. En fait, en se comparant, en se faisant la réflexion qu'untel a tel droit, tel privilège ou telle possibilité, les jeunes s'influencent dangereusement entre eux. D'un côté nous assistons à une surenchère dangereuse, puisque chacun veut autant que son copain, et dans l'absolu, l'union de tout ce que chacun des copains a, fait que l'adolescent souhaite avoir tout. Et il suffit dans la bande d'un seul meneur ayant l'optique à tout prix de se démarquer des parents pour influencer les autres à en faire autant. C'est pourquoi la composante de ce que pensent les parents, l'éducation qu'ils croient avoir donnée n'entrent alors plus en ligne de compte et sont ignorées. Les jeunes se copient. Ainsi la violence d'un enfant envers ses parents se généralise par exemple. Ce que je décris est une sorte de contagion, sachant que ces adolescents, qui n'ont pas l'expérience de la vie, qui n'ont pas encore une bonne culture des règles de société et l'intelligence qui y est associée, ne peuvent avoir le recul nécessaire pour se maîtriser. J'accuse bien le milieu scolaire, car c'est dans ce lieu que se côtoient les jeunes, que l'on se fait des copains, et à l'image de la prison qui est un nid de délinquance, un nid de personnes malintentionnées, l'école est un foyer de diversité, où l'on trouve plein de jeunes, des mieux aux moins bien éduqués. Mais n'ayant pas ce recul les adolescents ne jugent pas l'éducation d'untel ou untel. Comme ils s'influencent les uns les autres, mais avec néanmoins la règle que le mal l'emporte sur le bien, les jeunes mal éduqués influenceront automatiquement les autres, sur la base qu'ils peuvent faire ce qu'ils veulent, être davantage libres, faire des choses intéressantes, se démarquer, braver les interdits, et c'est bien cela

qui attire. Le rôle de l'école est d'éduquer, d'instruire, et non de laisser de place aux relations entre les jeunes. Elle est donc en partie fautive. Il y a trop de pauses entre les cours, elle laisse trop de place à l'inaction, à ces temps où les jeunes se fréquentent en dehors des cours. Là aussi, bien des jeunes veulent échapper aux cours, n'aiment pas les études, et influenceront les autres à adopter la même position. Passer du temps avec les copains suppose d'avoir du temps libre. Théoriquement la période où l'on étudie ne devrait pas laisser autant de temps libre, puisque comme son nom l'indique le temps est à l'instruction. Mais l'école est mal conçue. Elle est également d'une manière générale trop laxiste. Elle ne sanctionne pas assez les comportements hostiles et irrespectueux à l'intérieur de ses locaux et dans les lieux environnants.

Côté parents, ils sont également fautifs, tout du moins je l'affirme à notre époque, car ils ont oublié ce qu'est l'éducation. Un phénomène flagrant à constater de nos jours est l'absence des parents. Les mères au foyer n'existent pratiquement plus. Dorénavant à la fois l'homme et la femme travaillent, et je dirais même s'adonnent corps et âme à leur travail. Erreur très grave non seulement pour l'enfant, mais aussi en ce fait que cela contribue à la décadence de l'espèce humaine. Maintenant, de plus en plus, c'est une nourrice qui élève l'enfant. Jamais, au grand jamais une nourrice ne remplacera une mère. Je n'irai pas jusqu'à dire que l'enfant se sente abandonné, encore que..., mais à coup sûr il s'en sent quelque peu désorienté même si cela est inconscient. Il s'agit ni plus ni moins d'une fuite des responsabilités parentales, je dirais même d'un abandon. Je considère que c'est aux parents d'élever convenablement leurs enfants, parce qu'ils leur sont liés par les gènes et le sang, que cette condition me paraît importante dans la société actuelle, et que cela ne doit pas revenir à une étrangère aussi bon soit son fond, peu importe. Je l'ai écrit quelques pages auparavant, les parents ont pour mission de transmettre à leur descendance leurs traits de caractère, ce n'est donc pas une nourrice qui puisse relever cette tâche. La nourrice fait ce boulot pour l'argent, et

peut-être pour certaines d'entre elles pour l'amour des enfants, mais je dis bien des enfants en général et non de cet enfant-là en particulier plus qu'un autre. L'enfant a besoin de l'amour et l'attention parentaux. L'autre vrai problème majeur dans l'éducation d'aujourd'hui, c'est qu'il n'y a plus d'autorité parentale dans de nombreux foyers. Ça n'existe plus et c'est là une erreur. Bientôt d'ailleurs elle sera même inapplicable au sens légal du terme, quand on voit que l'on commence à légiférer sur le droit ou non d'appliquer la fessée, c'est à se dire qu'il deviendra illégal d'exercer une quelconque autorité à l'enfant durant son éducation. On n'a plus le droit de donner une correction à l'enfant, on n'a plus le droit d'user de la fessée ou du martinet, on ne peut plus rien dire, on ne peut plus rien faire. L'Etat, le pouvoir, se mêlent de ce qui ne les regarde pas. L'enfant, j'ai tenté de l'expliquer, brave les interdits, est obstiné et coriace dans ses comportements contraires aux règles de bonne conduite. Il est nécessaire de le taper, je veux dire de le corriger lorsqu'il commet une faute grave ou qu'il s'obstine dans une désobéissance parentale. Il est nécessaire d'user de l'autorité pour parvenir à une bonne éducation. Je constate de nos jours un puissant lobby politique visant à éliminer ces traces d'autorité pourtant appartenant à notre histoire, et je le déplore ô combien. Il est également regrettable que nos professeurs n'aient plus le droit de porter la main sur l'enfant ou d'appliquer le coup de la règle par exemple. Nos ancêtres n'en sont pas morts pas plus qu'ils n'en soient sortis à jamais traumatisés pour la vie. Au contraire, je les trouvais bien mieux éduqués, bien plus polis et respectueux, et aussi bien plus érudits que les jeunes de maintenant. Leurs diplômes avaient une valeur inestimable ce qui n'est plus du tout le cas aujourd'hui. Eh bien oui, j'établis un lien de cause à effet entre l'instruction et l'éducation. Il me paraît nécessaire de rendre docile l'enfant et de le dissuader de toute évasion de l'esprit vers des choses ludiques ou futiles quand l'heure est à l'instruction. Je juge même la situation hautement catastrophique de nos jours, puisque le débat n'en est même plus à ce stade-là, de savoir si oui ou non l'enseignant peut sanctionner par un geste physique. C'est

interdit depuis longtemps hélas. L'enfant passe son temps entre le domicile et l'école, raison pour laquelle il faut selon moi conférer au système scolaire la possibilité d'éduquer, de punir, de corriger, par des gestes physiques s'il le faut. J'ouvre d'ailleurs une parenthèse sur l'éducation scolaire à la dure. Je connais assez mal le sujet, mais j'ose néanmoins me positionner dessus. J'ai vu certaines personnalités ayant été éduquées à un moment donné de leur vie chez les jésuites. Je ne connais pas personnellement cette instruction, mais elle est réputée pour être sévère, rude, mais studieuse. Certains s'empresseront d'objecter que cette éducation est sectaire, qu'elle appartient à un autre temps, et ses méthodes également tant elles sont condamnables. Quand cependant j'entrevois la très grande culture générale, la très grande intelligence de ces personnes, et que je vois en elles des êtres tout à fait sains d'esprit, non traumatisés, je ne peux qu'approuver ce type d'éducation, et regretter que la méthode scolaire actuelle soit incapable d'éduquer et d'instruire, même pas à hauteur de dix pour cent de ce que faisaient les jésuites. Je ne sais pas ce que vaut aujourd'hui l'éducation par les jésuites, je prends juste position pour une éducation à la dure, qui favorise l'instruction, l'éducation, l'obéissance, et ne laisse pas de place au reste. Aujourd'hui on en est à interdire à l'enseignant de porter la voix et de dire quelque reproche que ce soit à l'enfant. On ne peut même plus dire à un enfant qui travaille mal qu'il est un âne. L'instituteur, l'enseignant sont condamnés à fermer leur gueule. Et dès qu'on prononce une de ces expressions typiques utilisées par nos ancêtres et faisant partie de notre histoire, aujourd'hui des groupes de gens, en fait des lobbies, revendiqueront à cette expression une portée raciste, discriminante ou portant atteinte à la dignité de certaines minorités ou populations se faisant passer pour des minorités. Quel recul... Quelle décadence... Et si je dis qu'il est regrettable que nos professeurs n'aient plus aucune liberté en la matière, il est cette fois rigoureusement intolérable qu'il en soit de même pour les parents. C'est une nécessité de corriger l'enfant et de rouspéter après lui autant de fois que cela s'avère utile afin qu'il comprenne rapidement ce qui est bien ou

mal, et qu'il ait du respect pour l'autorité en général. Sinon c'est l'anarchie, ou plus exactement on forme des états d'esprit de façon à ce qu'ils soient de vrais petits soldats à l'écoute de certains courants politiques qui se disent libertaires, dans lesquels on retrouve à la tête ces fameux lobbies, et que moi je jugerais plutôt liberticides dès lors qu'on prive l'homme d'une façon de penser qui soit différente du modèle que ces mêmes gens prétendent être le bon. Après ça, l'enfant se sent protégé contre toute forme d'autorité parentale. Il sait même qu'en cas de correction sévère, une association quelque part sera à son écoute et le vengera en attaquant les parents devant un tribunal. Et sans une telle éducation, le jeune n'a plus aucun sens civique, ne sait plus ce que c'est que l'ordre, le respect, l'autorité, et préférera le laisser-aller, la paresse ; il se référera sans l'ombre d'une hésitation à l'avis des copains qui prônent une vie plus facile plutôt qu'à celui de ses parents qui lui indiquent une autre voie qu'il se refuse à explorer. Le jeune ne cherche plus à comprendre, ne se remet pas en cause, et ceci à cause d'un manque d'autorité. Mais d'ailleurs bien des parents fuient l'autorité : ils ne savent pas ce que c'est ou ne veulent pas l'exercer. L'autorité est l'affaire des parents, et du père et de la mère. J'ai vu des parents totalement perdus, allant consulter régulièrement des psychopathes, non..., je veux dire des pédopsychiatres – je les confonds car ils ont des comportements similaires –, et se référant à eux corps et âme telle la parole de Dieu. Et il faut voir ce que ces charlatans, se prétendant professionnels de la bonne pensée, disent comme conneries. Ils sont contre l'autorité. Ils excusent tout à l'enfant, et conseillent aux parents non seulement de limiter ou ôter toute autorité, mais en plus ils les orientent dans une mauvaise voie. S'il est bien une injustice dans notre société actuelle, c'est que le chômage touche des innocents et pas ces gens-là. Mais que voulez-vous, tant qu'ils trouvent des couillons de parents assez bêtes pour faire marcher leur petite boutique... L'éducation est l'affaire des parents et du système scolaire, et de personne d'autre. Et c'est une affaire personnelle, il y a plusieurs modèles d'éducation acceptables. On le voit, les enfants mal

éduqués se permettent une totale liberté quand ils sont chez les autres ou dans des endroits publics. Mais bien souvent les parents eux-mêmes sont mal éduqués. Ne pas surveiller son enfant chez les autres et ne pas lui imposer qu'il se fasse discret, qu'il ne monte pas sur les fauteuils, n'aille pas courir partout, n'aille pas entrer dans des pièces sans autorisation, ne touche à rien, et reste en place, cela relève d'une mauvaise éducation de la part des parents. L'enfant a besoin d'attention et d'autorité. La première passe par une présence des parents, et la seconde aussi, ce qui n'est pas une coïncidence. Pour progresser dans la bonne voie, l'enfant a besoin d'un épanouissement. Cette mission ne revient pas à l'école mais aux parents. C'est aussi la raison pour laquelle je ne remets pas tout à fait en cause le mythe du père Noël. Les parents ont donc ce rôle d'amour à donner à l'enfant, mais un amour naturel, pas contrôlé, pas surfait. Grâce à lui, l'enfant doit trouver chez ses parents un confort de vie, une confiance, et aucun manque le poussant à trouver chez des copains de classe, des copains tout court, ce qu'il ne trouverait pas à son domicile auprès des parents. C'est bien joli de prendre du bon temps à travers une partie de jambes en l'air, l'amour c'est autre chose, les relations sexuelles aussi, et après il faut assumer son rôle de parent. C'est un peu du même tenant que l'amour pour un homme ou une femme, et probablement que tous n'en sont pas capables. La relation entre parents et enfants, la communication, doivent être naturelles. Il doit s'établir une relation de confiance, j'insiste bien là-dessus. Les parents doivent être aux yeux de l'enfant des éclaireurs, de bons conseillers, et non des ringards. Les parents doivent trouver le temps de s'occuper de leurs enfants, de les connaître, de connaître leurs goûts, leurs appréhensions, d'échanger avec eux, et leur faire plaisir régulièrement – le plaisir n'est pas forcément matériel, le plaisir peut être dans maintes et maintes choses. Parallèlement à cela, l'autorité est fondamentale pour recadrer l'enfant, pour pallier son manque de culture, d'intelligence, d'expérience, de connaissance de la vie et de la société telle qu'elle est réellement. L'autorité est là afin d'instaurer le respect et que l'enfant ne cherche pas à prendre le

dessus, à imposer peu ou prou ses choix, ses goûts, ses envies. L'éducation passe par l'autorité et c'est un travail de longue haleine. Mais grâce à la relation de confiance, à l'attention, c'est ce complément qui permettra à l'enfant de respecter cette autorité et s'y conformer non pas par obligation, mais comme un choix qui vient naturellement de lui, même si de temps en temps l'autorité crée quelques déceptions. Il faut une autorité intelligente. Une autorité intelligente peut être sévère, intransigeante. Par « intelligente » j'entends par là que toute interdiction, obligation, punition, remise en place doit être fondée et justifiée, de sorte que l'enfant en comprenne le mécanisme. Et donc si les deux ingrédients sont réunis, l'enfant ressentira auprès de ses parents un bien-être, une protection j'ose dire, un respect, une confiance, tant et si bien qu'il n'aura pas besoin de passer son temps avec des copains pour pallier un manque, et qu'il écouterait davantage ses parents que la parole des autres. Grâce à cet état d'esprit instauré et accepté, je prétends que l'âge bête n'apparaîtra pas, parce que les adolescents sont des êtres normaux ; c'est juste que par leur manque d'expérience et leur développement non achevé, ils ont quelques déficiences qui dans un contexte autre créent une instabilité.

A ce stade de l'adolescence, le jeune se fait ses convictions, prend ses marques, forge son caractère, se fait ses opinions. Cela a des impacts sur sa vie, ses choix et son comportement, allant ensuite bien au-delà de cette période d'adolescence ; ce n'est pas pour rien que l'on parle d'éducation. Malheureusement, comme, il faut bien le reconnaître, elle est mal menée, le jeune prend de mauvaises habitudes. Il se démarque tellement de ses parents que, tel un automatisme, il en vient même à croire que ce qui est contraire à la vision de ses parents est bien. Je crois que c'est cela qui explique que les parents et leurs enfants aient des goûts différents – je pense par exemple à la musique, au cinéma, aux codes vestimentaires –, et non l'appartenance à deux générations différentes comme on pourrait le penser. Voilà ce que je voulais dire sur l'enfance, j'en ai à peu près fini sur ce sujet. En guise de



conclusion, je voudrais envisager la jeunesse dans sa globalité et dire encore trois choses.

La première c'est qu'il faut quand même rendre hommage à l'état d'esprit d'insouciance qui caractérise l'enfance. Etant enfant, on est censé recevoir une attention sur nous, on est guidé et l'on se sent moins seul, sachant que la solitude est un mal de notre société qui peut frapper chaque être assez vite. Cela en soi est bon et il convient de l'apprécier. C'est effectivement un âge où l'on découvre les choses, la nature, les animaux, où l'on peut se sentir émerveillé, où l'on ignore les règles humaines absurdes, ce qui nous rapproche de la terre, de notre planète, de notre monde. Finalement étant enfant on arrive à s'occuper, et peu de choses nous ennuient si ce n'est le monde des adultes. C'est la période durant laquelle on n'est pas contraint par le travail, par l'argent qu'il faut gagner ou que l'on n'a pas, par les emmerdes de la vie. Etant donné qu'enfant on apprend à connaître les personnes qui nous entourent, on ignore ce qu'est la mort, et l'on ne vit pas douloureusement le manque créé par un proche qui décède, vu que l'on n'a pas suffisamment connu les personnes de la famille récemment décédées ou que l'on n'a pas souvenir d'elles. Evidemment, au bémol près des enfants qui perdent leurs parents et qui vivent non pas le simple manque de personnes qu'ils ont pour le coup connues, mais ce qu'il faut appeler le manque parental, ce qui doit être traumatisant. Ce n'est donc que plus tard que les douleurs apparaissent, en particulier les douleurs sentimentales liées à la perte d'un être cher, qu'il s'agisse de la mort d'un proche ou d'une séparation conjugale. L'enfant a du temps, il ne travaille pas, et il peut jouer, profiter des plaisirs de la vie, être au contact de la nature. Je ne suis pas en train de dire que l'enfance doit être portée aux nues pour ces raisons, car un tel comportement devrait être un cadeau permanent qui soit fait à tous les terriens pendant leur vie. A l'inverse il faut plutôt regretter que par la suite la société nous empêche de le faire, qu'elle empêche le rapprochement de l'homme avec la nature, avec les animaux, la découverte, l'épanouissement, l'insouciance,

et juste le fait de profiter de la vie sans avoir à travailler en permanence et à dépenser son argent quand on ne travaille pas.

La deuxième chose concerne l'école et les études. Dans le prochain chapitre j'aborderai ce thème. Je dirai simplement ici qu'il est regrettable de constater que les enfants et les jeunes n'aiment pas l'école, le milieu scolaire. Le cas est assez fréquent pour l'évoquer telle une généralité. Pour quelles raisons ? Tout comme l'âge bête, je ne crois pas que ce soit une fatalité écrite dans les gènes, même si ici le comportement s'observe dès le plus jeune âge. Je ne peux pas croire que ce soit le seul fait d'apprendre, avec l'effort que cela requiert, qui repousse les plus jeunes élèves. Il y a certes le temps passé en classe qui les prive de profiter de la nature, de l'extérieur, et de passer du temps avec leurs camarades – comme par hasard, on retombe sur des problématiques évoquées plus haut. En la matière je crois qu'il s'agit là encore d'un problème avec l'autorité, l'école pouvant créer un contraste, une autorité par exemple qui n'existe pas chez les parents, d'un problème d'éducation également en ceci que les parents ont pour mission de faire comprendre à leurs enfants que l'école est nécessaire et utile – cela passe bien sûr par l'autorité –, et enfin que le milieu scolaire n'est pas adapté, tant dans l'attitude des professeurs que dans la méthodologie d'enseignement. Je regrette que les enfants et les jeunes ne réalisent pas à quel point l'enseignement est une chance énorme, une expérience qu'ils ne pourront plus vivre plus tard. Certes l'enseignement est mal fait, mais traitons les problèmes un par un. C'est une chance extraordinaire de comprendre la vie, de comprendre notre monde, et je parle bien de chance. Cela devrait être un émerveillement, et le fait d'aller à l'école devrait être appréhendé comme des instants attendus impatiemment.

Enfin pour finir, et c'est la troisième chose dont je voulais parler, je souhaite évoquer en quelques mots la jeunesse au sens large du terme. Elle est pour moi davantage liée à un état d'esprit. On se sent jeune dans la tête ou on ne se le sent pas. Et la jeunesse peut durer très longtemps pour certains d'entre nous. Pour d'autres elle est absente parce qu'on se sent vieux dans la tête dès

le plus jeune âge. Elle se traduit par des formes très variées selon le caractère de chacun, contrairement à l'adolescence qui est assez similaire du fait que, comme on l'a vu, les jeunes s'influencent entre eux et qu'au sein d'une diversité il est des comportements qui dominant et s'imposent aux autres, toujours les mêmes globalement. La diversité étant ce qu'elle est, on retrouvera ces mêmes comportements en de nombreux lieux. La jeunesse, c'est en quelque sorte la sortie de l'adolescence, quand le développement de l'esprit est tel que l'individu gagne en personnalité et change encore de point de vue. Seulement comme il a pris de mauvaises habitudes, comme il a eu de mauvais repères, la voie qu'il prend n'est pas la même que celle qu'il aurait prise dans un contexte autre, non influencé. Je dirai simplement que je regrette l'image globale que nous donnent ces jeunes d'aujourd'hui. Je ne suis pas en train de les mettre tous dans le même panier, mais il y a quand même de nettes tendances qui ressortent en grand nombre. Là encore ils manquent d'humilité. Ils croient connaître la vie et récusent leur manque d'expérience de la vie. Quand on est logé et nourri chez papa maman, qu'on ne travaille pas encore ou qu'on n'a pas un budget serré à tenir, les données de la société, de la vie, ne sont pas les mêmes. Et de ce fait, on ne peut pas prétendre connaître la vérité, connaître la vie, ce qui est bien ou mal, on ne peut pas décréter que telles idées politiques seraient meilleures que d'autres, ni manifester contre une cause qui sépare l'opinion publique en décrétant que l'idée qu'on défend serait la bonne sous prétexte que l'on constitue la génération de demain. Tenez, puisque je parle de manifestation, ça me fait toujours mal au cœur ces manifestations contre les réformes scolaires. On y voit des jeunes qui sont davantage là pour foutre le bordel, faire du bruit, se montrer, participer à une manifestation parce que c'est « fun » de le faire, pour ne pas aller en cours tant ils n'aiment pas l'enseignement, pour faire des conneries quoi, que des jeunes qui maîtrisent réellement la nature des réformes proposées et leurs impacts. Etant donné qu'ils sont en phase d'apprentissage, j'ose dire qu'ils ne peuvent encore avoir le recul nécessaire pour savoir

ce qui est bon ou non au niveau de l'enseignement. Et le débat et les échanges d'idées sont toujours meilleurs que la manifestation juste pour le plaisir de protester. Je regrette aussi que ces jeunes se laissent aller à toutes sortes de dérives telles que l'alcool, le sexe, la cigarette pour ne citer qu'eux. Alors qu'ils ne gagnent pas leur vie, ou peu, je trouve lamentable de dépenser le peu d'argent qu'ils ont gagné à travers un job d'été par exemple ou l'argent qu'ils reçoivent de leurs parents dans de telles pratiques. J'expliquerai dans le chapitre dédié à la société ce que je pense de l'alcool et des cigarettes. Ces connards de jeunes pensent que fumer est un signe d'indépendance, tout ignorants qu'ils sont, et d'affirmation de soi, de la personnalité. Les cigarettes sont une drogue, d'ailleurs je n'ai pas évoqué la drogue mais on pourrait la rajouter à cette liste d'exemples. Les jeunes fument pour passer le temps, peut-être pour se croire davantage adultes, et donnent une image bien basse de l'espèce humaine, en emmerdant au passage les autres, ceux qui ne fument pas – je fais référence au tabagisme passif. Il faut qu'ils boivent tout le temps, c'est un concours, jusqu'à en être malades. Et c'est encore plus flagrant chez ces jeunes cons d'étudiants qui préparent des études supérieures et prétendent à occuper dans le futur des responsabilités. L'alcool, là encore, représente une affirmation de soi, croient-ils, une supériorité à ce que leur corps puisse ingurgiter une dose maximale d'alcool fort. Tous ces jeunes qui boivent donnent une image déplorable non seulement de la jeunesse, mais aussi de la civilisation humaine. Enfin, les jeunes font du sexe un passe-temps, une occupation agréable certes, mais une occupation comme une autre. Bon nombre de jeunes ignorent volontairement ce que peuvent être l'amour et les sentiments, alors ils collectionnent les amants, expérimentent le sexe, en font un but en soi, en jouent, s'en amusent, ils prétendent s'aimer, puis ils se quittent, ou se trompent en prétendant et en croyant sincèrement que ce n'est pas grave. Il n'y a pas d'âge pour aimer, mais il n'y a pas d'âge non plus pour respecter l'amour, ce qu'il est, et les sentiments qui vont avec. Je suis assez négatif envers cette société, mais les jeunes ne sont pas les hommes et les femmes de

notre société de demain, ils sont déjà à eux seuls la société d'aujourd'hui, ils en font partie, et notre société ne tourne pas très rond, n'est pas belle en soi. Il n'y a donc rien d'étonnant à en parler négativement. Je rends les éducations parentale et scolaire, ainsi que notre société à travers les politiques, les hommes de pouvoir et les médias, responsables de ces attitudes. L'être humain a des capacités et des aptitudes extraordinaires. Tout peut changer, parce que les mauvaises habitudes ne sont pas inscrites dans les gènes. Les jeunes sont des éléments moteurs. Ils forment la société à venir, et éduqueront leurs futurs enfants qui feront la société de demain. Avec le temps, avec l'apprentissage de la vie, les caractères changent, les opinions et les points de vue aussi. Il n'y a pas de fatalité. Et plus tôt l'on prend conscience de certaines valeurs, mieux c'est. C'est pour cela que j'en parle avec mes convictions et mes espoirs.

## LES ÉTUDES

A l'origine, je n'avais pas prévu d'écrire ce chapitre. Je comptais bien parler de l'école, des études, mais j'avais imaginé traiter le sujet dans le chapitre de l'enfance. Mais à y réfléchir, il aurait fallu résumer, synthétiser ; et finalement ça me fait plaisir de passer en revue quelques-unes des matières enseignées dans les écoles, du cycle élémentaire au cycle supérieur. L'écriture en aurait été trop lourde si je l'avais faite dans un chapitre qui ne soit pas consacré à lui tout seul aux études.

L'école, les études : période importante dans la vie d'un homme car on y passe un temps non négligeable. A vingt ans on étudie encore, vers quatre-vingts balais, on meurt. Vous rendez-vous compte ? Je dirais même, à y réfléchir, un temps excessivement long de sa vie si l'on se réfère au temps de présence en classe. Et je ne compte pas les heures passées aux devoirs qui se rajoutent en dehors. Est-ce bien utile ? Voyons cela d'un peu plus près.

Charlemagne : un saint homme ou bien le roi des cons ? Si Charlemagne n'avait pas inventé l'école, un autre gusse l'aurait fait à sa place. Saviez-vous que certains historiens le prétendent illettré ? Un comble d'un certain sens ! Raisonnons un peu. Sur le principe, l'école sert à former l'homme – l'homme, la femme, je parle au nom de l'être humain bien sûr. Elle sert à l'instruire, à l'éduquer, à lui donner un métier, un travail, et le mettre à égalité des autres au sein de la société. On se rend bien compte que l'école n'est pas simplement « utile », ce terme est impropre : elle est, dans son concept j'insiste bien, indispensable et naturelle. Nous l'avons vu, chez l'enfant rien n'est inné. L'homme étant une espèce évoluée, organisée, douée de la parole avec à son actif de sacrées inventions dans son histoire, il faut bien que chacun

puisse faire son chemin en apprenant des choses. Bien sûr, on aurait pu imaginer que cette formation se fasse sur le tas, par la pratique, grâce aux parents, grâce à l'entourage, mais une institution comme l'école permet d'organiser cette étape et de tenter d'instaurer une égalité entre tous les hommes, ainsi qu'une égalité des chances.

L'école est donc une belle invention, pas extraordinaire car sa raison d'être est naturelle, mais elle part d'un bon sentiment. Cependant comme pour chaque belle invention, l'homme à travers les générations qui se succèdent parvient toujours par un don qui lui est propre à en saccager l'image et le principe même de son concept. Alors que l'école sert à assurer une égalité entre tous les hommes, l'homme par la suite a inventé le diplôme et le concours d'entrée qui créent une inégalité et contredisent les valeurs originelles. Inégalité puisque les concours – ou son petit frère l'admission sur dossier dans un contexte de nombre de places limité – empêchent certains d'accéder à la formation qu'ils souhaitent faire et créent une inégalité entre ceux qui parviennent à intégrer l'organisme et les autres. Inégalité encore car les diplômes n'ont pour rôle quand on y réfléchit que de limiter les places, donc les droits de chacun, de créer une distinction entre ceux qui arrivent à les obtenir et les autres, et surtout de mettre tout le monde dans des cases. Aujourd'hui il faut des diplômes pour tout. Cela profite à ces lobbies qui se font de l'argent sur l'art de former les uns et les autres, et qui se sont spécialisés dans ce qui est devenu un vrai business lucratif même s'ils prétendent explicitement le contraire. Et quand on veut exercer telle ou telle activité, on ne peut plus le faire, car la loi et les organismes nous obligent à avoir un certain diplôme pour avoir le droit d'exercer l'activité en question. Dans cette inégalité causée par les diplômes on pourrait y voir néanmoins le mérite de celui ou celle qui s'adonne consciencieusement à une formation et la réussit avec brio. C'était vrai autrefois, mais maintenant les grandes écoles et les autres ont retiré la notion de classement entre les étudiants. Même dans les classes élémentaires, bientôt on ne pourra plus mettre de notes. Donc la notion de mérite est bafouée. Le diplôme

n'a que des inconvénients. Par celui-ci, l'école n'instruit plus, n'éduque plus, ne forme plus. Il discrimine les gens entre eux, et empêche l'accès au savoir, son partage. Et puis quand on parle d'égalité des chances... L'école a un coût, un prix. L'homme fait intervenir l'argent dans tout. L'instruction, le savoir a un coût. Réservé aux riches s'il vous plaît. L'école qui permettrait d'accéder à un métier ! Pourquoi travaille-t-on ? Pour gagner de l'argent ? L'argent va à l'argent. Seuls les riches ont accès aux études, se protégeant ainsi les belles places. On me parle de bourses pour les étudiants... Plutôt que de rendre les institutions gratuites, on donne de l'argent aux plus démunis. Et qui l'a dans le baba ? Les pauvres cons de contribuables de la classe moyenne. L'apprentissage n'est pas gratuit, il n'est pas un dû. Les belles idées ont décidément foutu le camp.

Dans le cursus scolaire, tout commence à la maternelle. Honnêtement, ça ne sert pas à grand-chose, sinon peut-être à mettre l'enfant au contact avec d'autres enfants et à lui apprendre à vivre en société. Mais je ne suis pas sûr qu'il soit utile de séparer l'enfant de sa mère si tôt. Quelquefois la première notion d'éducation faite par la mère serait bien meilleure que celle faite en classe maternelle. Pourtant véritable aubaine pour la mère qui désormais travaille et qui ne veut plus ou ne peut plus consacrer une partie de sa vie à élever ses enfants. Je me souviens de trois choses de la maternelle : on gribouille, on fait des gribouillis, et on fait du coloriage ! Vaste programme ! La maternelle participe à la mise en contact avec les autres mais n'est d'aucun support dans l'apprentissage de la lecture, de l'écriture et du calcul, pourtant le principal pour débiter dans la vie.

Ensuite arrivent les cours élémentaires. Etranges souvenirs... Nous nous souvenons finalement de peu de choses de cette période, alors que c'est le temps où l'on apprend à déchiffrer, à lire, à acquérir du vocabulaire, à écrire, à calculer. C'est aussi les premiers cours d'histoire, de géographie, de sciences naturelles. Nous nous souvenons en général de l'instituteur ou l'institutrice, d'un copain ou d'une copine de classe, d'une cour d'école, d'une



salle de classe, des bons points ou des images à collectionner, de quelques chansons enfantines qu'on chantait en classe. Mais une curiosité demeure. Alors qu'il s'agit d'un stade où l'on découvre les mots, où l'on tente de retenir en mémoire leur sens, et qu'on apprend à lire en prononçant les syllabes de mots, je me demande avec le recul comment il est possible d'apprendre des mots nouveaux alors que l'on souffre d'un grand manque de vocabulaire. Comment expliquer un mot si on ne comprend pas à leur tour les mots employés dans le cadre de l'explication ? Je ne me souviens pas comment l'élève s'en sort. Plus tard, bien plus tard, si on apprend une langue étrangère, on s'appuie sur notre langue maternelle pour en apprendre le vocabulaire et la grammaire. Mais dans cette situation, impossible. Il faut apprendre avec le peu de mots que l'on a à notre connaissance. Je me demande même, pour ne plus m'en souvenir, comment communique-t-on avec les autres enfants de la classe, sans une maîtrise significative de la communication. Je me souviens néanmoins qu'à cet âge il se crée des automatismes. On apprend des choses sans comprendre, sans maîtriser consciemment leur sens. Par exemple concernant des matières telles que les sciences naturelles ou l'histoire, on ressort lors des interrogations des mots, des termes, des phrases, appris par cœur des manuels scolaires. Mais en réalité, on est bien trop jeune pour comprendre et cerner la signification réelle de ce que l'on apprend. L'école à ce stade n'est donc pas adaptée.

D'ailleurs entre parenthèses c'est le même automatisme qu'utilisent par exemple les enfants qui apprennent à jouer d'un instrument de musique. D'une façon générale, l'enfant va chercher à jouer les bonnes notes d'un morceau, et va retenir leur enchaînement et le tempo par cœur. Il retient les consignes du professeur, s'il joue avec un métronome il va respecter le plus rigoureusement possible le rythme indiqué par la partition, et surtout il va chercher à reproduire à l'identique la mélodie qu'il a entendu jouer – son interprétation par le professeur ou bien celle écoutée sur un disque – à la même vitesse qu'il l'a entendue. Là où je veux en venir, c'est qu'à cet âge j'estime que l'enfant ne vit

pas la musique, il ne la sent pas, il n'en ressent pas les émotions, et par conséquent il ne l'interprète pas, il est incapable de ressentir les nuances du morceau et d'apporter sa touche personnelle. Bien sûr il peut jouer les nuances d'un morceau : un peu plus vite à cet endroit, un ralenti à cet autre endroit, ou jouer *fortissimo* ou *pianissimo* tel ou tel passage. Mais il le fait parce que la nuance est écrite sur la partition, parce qu'il l'a entendu jouer ainsi par un autre, parce que le professeur lui a dit de jouer de telle façon le morceau à un endroit précis ; et non pas parce qu'il trouve ça bien de créer telle nuance à tel endroit de son initiative. Il ne peut pas interpréter le morceau, il reproduit un automatisme. Ce n'est qu'un peu plus tard qu'il peut sentir la musique et ce qu'elle raconte. C'est pareil au niveau des études : l'élève restitue ce qu'il a appris mais sans trop en avoir compris le sens profond, sans trop avoir fait siens les savoirs, sans trop encore faire les corrélations qui s'imposent entre les différentes règles.

Après vient le temps de l'apprentissage proprement dit. Je m'insurge contre les méthodes scolaires dont je vais vous dresser le portrait. Des cours élémentaires au lycée, l'objet est d'inculquer aux élèves des connaissances de base dans différentes matières. Je ne parlerais pas de culture générale, je parle bien de connaissances de base. Sur le fond j'en discuterai quelques lignes plus loin. Mais sur la forme, que dire ? L'enfant en bas âge doit se lever tôt, il finit plutôt tard les cours. Encore au lycée, pourquoi pas ? Mais est-ce vraiment utile de faire faire à un enfant en bas âge des journées aussi chargées ? Ca arrange bien les parents qui ne veulent pas sacrifier leur petite vie professionnelle pour les enfants, et qui peuvent aligner leurs horaires de travail sur les horaires de classe. L'enfant n'a pourtant pas le même âge, et donc la même endurance pour subir un tel rythme. Lorsque la journée d'école touche à sa fin, l'élève se retrouve avec une masse de devoirs à faire chez lui. Tous ces devoirs entraînent une surcharge de travail, un moment en moins qu'ont les parents pour éduquer leur enfant, et une fatigue qui se rajoute en prime. Surtout qu'aux devoirs que représentent les exercices à faire à la maison se

rajoutent l'apprentissage des leçons et cela va de soi la préparation aux interrogations du lendemain. D'ailleurs il faut bien dire que les devoirs, entendons par là les exercices, quelquefois en décalage avec l'essentiel du contenu du cours, constituent bien souvent une entrave à l'acquisition du savoir même des leçons apprises en classe. Car le temps passé aux devoirs constitue autant de temps que l'élève ne peut pas passer à relire ses cours et donc à apprendre et assimiler le savoir qui y est lié.

De par les multiples cahiers ou classeurs que l'élève doit posséder, les très nombreux livres souvent inutiles parce que non abordés par tous les professeurs ou bien que partiellement utilisés, le poids des cartables est un vrai scandale. On fait porter aux élèves les plus jeunes des kilos et des kilos d'inutilité, ne pouvant apporter que le dégoût de devoir aller au quotidien à l'école. Le savoir quand on en parle en son nom a ses limites. Peut-être les livres sont rassurants pour les professeurs et les parents d'élèves. Pourtant ce qui compte, c'est ce que l'élève retient, et non la quantité de savoir que matériellement il transporte à l'école dans son cartable.

Chose promise, chose due. Je souhaite maintenant passer en revue certaines des matières enseignées.

L'apprentissage de la langue natale – autrement dit le français pour l'élève français. Eh oui, je parle bien de langue natale. Car notre monde est mal foutu : les peuples ne parlent pas la même langue. Il en est ainsi, à l'heure du mondialisme, du libre-échange commercial, mais aussi des alliances et des coopérations internationales, du tourisme planétaire, de la facilité à prendre l'avion et à voyager, le problème de communication dû à la diversité des langues est un échec sévère. Ne serait-ce pas là d'ailleurs le plus grand échec de l'homme ? Des hommes je veux dire ? Preuve de l'isolement des populations, de la non-communication, de leur vie en autarcie chacun de leur côté, et ce depuis des millénaires. Il est d'ailleurs étrange de constater autant de différences et pourtant autant de similitudes entre deux langues

de deux pays différents. Pourquoi les langues ne reposent-elles pas toutes sur le même alphabet ? Ou si l'on prend le problème par l'autre bout, pourquoi recense-t-on de nombreuses langues présentant le même alphabet ? Ça aurait dû être ou tout l'un ou tout l'autre. D'une langue à l'autre, on retrouve pour chacun des mots des équivalents, mais en général les mots sont totalement différents du point de vue de leur étymologie, de leur prononciation. Quant aux points grammaticaux, on retrouve quand même des similitudes dans de nombreuses langues. Comment des langues aussi différentes peuvent-elles recueillir les mêmes notions grammaticales ? Pourquoi dans l'histoire, deux populations différentes ont-elles adopté par exemple la notion de genres ? Il y a de nombreux points grammaticaux qui ne sont pas indispensables à la communication : par exemple, s'il est naturel qu'il faille un présent, un passé et un futur pour pouvoir situer dans le temps une action ou un état, y a-t-il cependant besoin d'autant de temps dans notre conjugaison ? Y a-t-il besoin de toutes ces règles d'écriture ? Parler une langue internationale commune serait un progrès sans précédent dans l'histoire de l'humanité. La preuve d'une union des hommes se partageant harmonieusement une même planète. Mais pas question de se rattacher à une langue existante. J'estime que nous n'avons pas le droit de favoriser un peuple au détriment d'un autre sur la base d'une convention, d'un choix arbitraire. Ceci au nom de l'égalité, de la neutralité, du respect, et pour que chacun ait une difficulté égale à quiconque pour apprendre et maîtriser une telle langue. Le choix de l'anglais comme langue internationale relève d'une fumisterie déconcertante contre laquelle je m'insurge, parce que l'anglais n'est pas plus facile qu'une autre langue comme on essaye de le prétendre, parce qu'on n'a pas le droit de favoriser le peuple anglo-saxon qui n'est en rien supérieur aux autres, parce qu'historiquement il n'y a rien qui justifie ce choix. Je souhaiterais une langue universelle établie sur la communion, l'amour, le partage, l'union entre les peuples, et non une langue basée sur une quelconque supériorité économique, militaire, monétaire ou je ne sais quoi d'autre. Ne vous fiez cependant pas

aux apparences, je ne suis pas en train de dire qu'il faudrait créer une nouvelle langue mondiale. Je constate juste l'échec que cela n'ait pas déjà été fait, pas seulement au cours des derniers siècles, mais depuis bien avant dans l'histoire. Si l'on se mettait à vouloir créer une nouvelle langue universelle, à l'heure actuelle, au vu des desseins humains, des enjeux inavoués des uns et des autres, de la perfidie des hommes, plus que jamais je serais méfiant et sceptique. Si l'homme avait eu en soi cette volonté, il aurait déjà dû le faire ou tenter de le faire. On nous dira que ce sera plus simple de décréter une langue existante comme langue mondiale, mais je m'y oppose pour les raisons déjà évoquées. Et au-delà du contexte, je m'oppose à ce que ce soit l'anglais. Mais je parle de langue..., il y aurait pourtant une langue qui pourrait être universelle. Je l'appelle la langue de l'amour. Imaginez, mes amis... Imaginez qu'avec quiconque sur la planète, vous puissiez communiquer, envoyer des messages et vous faire comprendre. Peut-être même avec quiconque dans l'Univers. Non, je ne parle pas d'une langue syntaxique. La notion de langue est symbolique. Je parle de la télépathie. Le don a existé, il existe. Quand les hommes du pouvoir et du commerce arrêteront leurs conneries, peut-être retrouverons-nous ce don en soi... Il ne s'agit pas d'un mythe. Si des êtres sont doués de télépathie, les espoirs sont permis de pouvoir l'étendre au plus grand nombre. Elle serait la solution par excellence acceptable par tous et d'avance acceptée par le peuple. Quoi qu'il en soit, en attendant la création d'une nouvelle langue qui n'est dans aucun projet actuel, je ne suis aucunement favorable à mépriser, à délaïsser notre langue, notre belle langue maternelle, au profit d'une autre. Il faut la respecter, et respecter sa culture qui est l'histoire des hommes, au diable l'idée de toutes réformes. Elle est à la base de la communication et je dirai même de l'intelligence de chacun, puisqu'elle accompagne la pensée. Et il est du devoir de chacun de la préserver et la faire connaître. La communication est le savoir essentiel dans la vie d'un homme. D'abord savoir communiquer, savoir parler et comprendre. La survie de l'homme est basée sur ce principe, sur l'échange avec les autres. Ensuite, savoir lire et

écrire. Malheureusement, il subsiste encore dans notre société un taux non négligeable d'analphabétisme. Est-ce là une preuve de l'incapacité de notre système scolaire à pouvoir enseigner correctement ? Bien sûr on peut vivre sans savoir lire ni écrire, ou dans un moindre mal en faisant des fautes et en ayant quelques difficultés à déchiffrer. Pourtant il est de notre devoir de perpétuer notre patrimoine linguistique, notre identité. Et je trouve qu'il est un devoir pour chaque citoyen que nous sommes de parler correctement, d'écrire sans fautes, par respect pour notre pays, notre histoire, notre culture, notre patrimoine. Puisque hélas notre langue n'est pas très facile, et c'est le cas plus généralement de toutes les langues, il est normal et nécessaire d'avoir des cours depuis l'école élémentaire et ce pour plusieurs années. Par contre il est regrettable qu'un amalgame soit fait entre la langue elle-même d'une part avec sa grammaire, son orthographe, ses expressions, et la littérature d'autre part. Car le français pour prendre cet exemple sert la littérature française et non l'inverse. La littérature est intéressante à tout étudiant en termes de culture générale, de l'étude des styles employés par l'auteur, de la traçabilité des grands courants de pensée. En ce sens des extraits d'ouvrages seraient suffisants. Mais il faut laisser l'histoire, le récit de l'ouvrage, aux passionnés de lecture et ne pas l'imposer en tant que leçon. Il n'est ni évident ni utile d'intéresser des élèves à des histoires sans intérêt se déroulant à une époque où l'électricité n'existait pas et où les personnages principaux de l'œuvre s'éclairaient par conséquent à la bougie et se déplaçaient à cheval ou à pinces. Et leurs petites histoires de merde sont bien souvent inintéressantes parce qu'il faut bien le dire, elles ont pris un coup de vieux. Les pages et les pages de descriptions sont sans intérêt. Malheureusement en fin de compte, force est de constater que la littérature prend entièrement la main sur l'apprentissage de la langue, ce qui est une erreur du système scolaire en la matière.

Autre matière : les mathématiques. Pas grand-chose à dire. A la base, ça sert à compter, ce qui est utile dans la vie quand force est de constater qu'on se sert assez souvent de l'addition, quelquefois

de la soustraction, et occasionnellement de la multiplication. Mais franchement, je trouve que le programme d'enseignement des mathématiques va beaucoup trop loin pour l'étudiant *lambda* qui ne sera ni mathématicien, ni physicien, ni professeur. Même les hommes de science n'utilisent qu'une portion infime de ce qui leur a été enseigné. Certains diront que ça sert à raisonner. Oui et non. Certes je suis d'accord sur le fait que ça entretient le cerveau, mais pour combien de temps ? Et au détriment de tant d'autres choses... Il existe d'autres méthodes pour entretenir le cerveau, la mémoire, la réflexion. Dès lors que les mathématiques ne sont pas utiles pour plus tard, aller aussi loin dans l'étude de cette science est inutile. Je suis pourtant en dépit des apparences un défenseur des mathématiques. Il nous faut des hommes de science. Mais je parle au nom de l'enseignement général, et laissons là une étude aussi poussée aux hommes qui feront carrière dans la recherche et ses métiers annexes. D'ailleurs, chose paradoxale, l'enseignement de cette matière se révèle être relativement pauvre. La maîtrise de cette matière, son apogée, appartient désormais au passé. Les plus grands mathématiciens, les plus grandes découvertes, et surtout les utilisateurs de ces découvertes à travers des réalisations concrètes appartiennent à une autre civilisation qui hélas n'a pas survécu. Même leurs découvertes de l'époque n'ont pas toutes survécu. Les secrets du nombre d'or sont derrière nous. Le décalage est déconcertant entre d'un côté l'élite des mathématiciens et de l'autre l'étude de cette science dans le milieu scolaire, y compris dans le cycle supérieur. Quand vous apprenez une langue dans son registre le plus soutenu, quand vous étudiez la littérature, il est relativement aisé de lire les plus grands écrivains les plus réputés même si la compréhension de leurs textes est difficile. Avec les mathématiques, même en faisant des études spécialisées, il ne faudra pas espérer pouvoir lire et comprendre des traités mathématiques... Trop difficile. L'apprentissage de cette matière relève-t-il d'une méthode scolaire inadaptée et en dessous de l'amateurisme, sa complexité ne fait-elle pas le poids à l'égard de ce que le commun des mortels même intelligent est en mesure de comprendre, ou bien

sommes-nous allés trop loin dans le délire sans fin de l'étude de cette science ? S'il est naturel et universel de déterminer une quantité d'éléments, et de pouvoir y effectuer des opérations, l'aspect abstrait reste beaucoup plus discutable. C'est à se demander si nos mathématiques peuvent être comme on serait tenté de le croire réellement universelles. N'y aurait-il pas une part spécifiquement humaine dans le savoir actuel lié à cette science, laquelle serait en fait inhérente à des choix arbitraires humains ? De fait on pourrait imaginer que ces choix aient produit éventuellement des erreurs – c'est une supposition –, lesquelles passeraient inaperçues et seraient malgré tout acceptables pour nous car conformes aux postulats humains du départ. Car en mathématiques l'homme a inventé des concepts imaginaires. Et la question : pour quoi faire ? Il semble qu'à ce jour, dans ce concept mathématique que l'homme s'est créé, on n'en discerne pas la finalité. Jamais, au grand jamais on n'en arrive à une conclusion ayant livré tous ses secrets, toutes ses propriétés, toutes ses applications, et les recherches continuent en la matière, même si cela fait partie d'un cercle restreint très discret sur leurs activités, que je suppose pour la plupart payées par le contribuable. Alors faut-il continuer de tirer des plans sur la comète ? Et nos bases sont-elles solides ? En mathématiques, elles le sont dans le sens où l'on démontre tout. Mais je veux dire ces bases sont-elles réellement universelles, ce qui à mon sens doit rester la préoccupation majeure et permanente de tout mathématicien ?

L'histoire. Je vais vous faire une confidence personnelle : étant plus jeune, je n'aimais en rien cette matière. Je considérais que l'avenir de l'homme résidait dans le présent et le futur et que somme toute ça n'avancait à rien de regarder vers le passé. Nous ne réécrivons pas l'histoire, nous ne changerons pas le passé, alors à quoi bon ? A quoi bon s'apitoyer sur des événements passés ? A moins de vouloir devenir plus tard historien ou professeur d'histoire, je ne voyais même pas comment l'on pouvait trouver un intérêt à cet enseignement. Ce n'est que plus tard, bien plus tard, que j'ai ressenti un soupçon de regret de ne pas avoir profité



de l'intérêt et de l'utilité de ces cours, avec l'impression d'être passé à côté de quelque chose. Et c'est encore plus tard, ou disons plutôt récemment, que j'ai eu cette sensation qu'on nous a pris pour des cons et que ça continue. Alors, allons-y, développons mes pensées. L'histoire est emmerdante pour les étudiants. C'est comme tout, le système scolaire est mal pensé et les professeurs d'histoire s'en satisfont. On emmerde les pauvres étudiants à retenir des dates, des noms de politiques ou de militaires, quand en fait c'est la nature des événements, leur succession et leurs résultats qui sont autrement plus importants. A l'école, c'est ce que l'on vous apprend : des dates, des guerres, des petites conférences, des faits, des traités. Je résume, le tout est englobé pour essayer d'apporter un semblant de cohérence. Mais que c'est mal enseigné tout ça ! Alors quand il faut apprendre ces dates, les noms des gugusses, ce qui s'est passé telle année, ce qui s'est passé dans tel pays, qui a gagné et qui a perdu la petite guéguerre des hommes, qui a convoqué qui, on n'a qu'une hâte, c'est que le cours se termine, avec une angoisse, à savoir la peur de la prochaine interrogation ou de l'examen car il faudra apprendre par cœur tout ce fouillis. Qu'est-ce qu'il en reste ? Pour ceux qui ne sont pas férus d'histoire, à part la bataille de Marignan en 1515, la Révolution française en 1789, et le fait que les Boches ont perdu la guerre, pas grand-chose. Je dis que lorsqu'on ne retient pas grand-chose d'une matière, il serait plus avantageux, plus utile, plus judicieux de ne pas l'enseigner. On fait aussi régulièrement faire aux étudiants, je m'en rappelle, un travail de synthèse autour d'un sujet à la con, dans lequel bien souvent on y a glissé un piège, preuve que les représentants de cette matière sont fourbes et crétins. Il serait plus judicieux que le professeur, au lieu de réciter des faits, fasse lui-même une synthèse, et que ce soit à l'étudiant de réciter cette synthèse au lieu de l'établir lui-même pendant l'interrogation écrite avec plus ou moins de succès, ou disons d'échec. Et personnellement, tant pis si je me répète, je me fous de savoir qui a fait la guerre à qui, qui l'a gagnée, qui a fait tel traité. Ce que je vois c'est l'échec de notre société, la merde dans laquelle on vit, mais de cela la matière ne dit pas aux

élèves pourquoi on en est arrivé là. Et cette clique de l'intelligentsia qui décide du programme d'histoire décrète que l'étudiant doit connaître toute l'histoire jusqu'à nos jours. L'histoire par définition, j'en parle au sens large en y incluant la préhistoire, commence à la création de notre planète et se termine à la seconde même où vous êtes en train de lire ces lignes. Eh oui ! Et encore, à la préhistoire, l'homme ne faisait pas trop de conneries nous dit-on, il était assez calme et passif, ce qui en fait une période assez pauvre en informations. De nos jours, les politiques, chefs d'Etat, et autres gusses sont actifs. Et des conneries avec des conséquences dans le monde, il s'en fait à cause d'eux tous les jours à la pelle. Heureusement qu'ils mangent, qu'ils dorment, et qu'ils vont sur le trône, sinon disposant alors de plus de temps, ils en feraient encore plus. Et voilà l'aberration du système scolaire. Il est facile de dire qu'il faille étudier l'histoire jusqu'à nos jours et de laisser se démerder les professeurs d'histoire dans leur détresse pour réaliser la tâche. Comme l'histoire sans cesse s'enrichit en termes d'événements nouveaux, de conséquences sur le monde, de changements, il faudrait peut-être augmenter d'un an le nombre d'années d'études rien que pour cette raison. Et d'ici trente ans, ou même un peu moins, il faudra peut-être encore rallonger d'un an, soit deux ans de plus par rapport au système actuel, et ce même si l'espérance de vie de l'homme d'ici là aura peut-être baissé. Ce n'est pas une bonne solution. Et ce n'est pas ce qui est fait. Au lieu de cela, on révisé la répartition des périodes d'histoire enseignées dans le programme d'une classe à l'autre. Et on raccourcit, on résume, on enlève certains faits d'histoire pour tenter de garder l'essentiel. Ce qui hier était important, ce sur quoi hier on a jugé des étudiants à travers des examens, on décrète que désormais ça ne l'est plus, qu'il n'y a plus besoin de l'apprendre, parce qu'il y a des choses plus importantes. Dans ce raisonnement deux choses sont insupportables : sur quelles bases juge-t-on ce qui est important de ce qui ne l'est pas, le choix est forcément quelque peu arbitraire et donc discutable, et comme on supprime des choses, qu'on charge le programme, qu'on raccourcit, enfin bref comme on fait sa

petite cuisine, tout cela contribue à discréditer encore davantage l'enseignement de cette matière.

Alors pourquoi est-ce que je dis que j'ai compris longtemps après l'utilité de connaître son histoire ? Parce que l'histoire permet de mieux comprendre l'état de notre société. Et que si la nouvelle génération comprenait mieux tout cela, peut-être alors le monde de demain changerait en bien. L'histoire si elle était bien enseignée permettrait de mieux comprendre non seulement les progrès mais surtout les erreurs du passé, d'éviter de les refaire, et, accrochez-vous bien, de développer notre sens civique, responsable et citoyen là aussi en bien. La connaissance de l'histoire a effectivement cette potentialité, c'est mon hypothèse, à ce que l'on devienne un citoyen respectable parce qu'averti. Les faits ne sont pas vraiment importants en histoire, car comme je l'ai dit, je ne renie pas mes premières impressions, ce qui est fait est fait. Le plus important, c'est ce qui tourne autour. De comprendre pourquoi parfois dans un pays à une période donnée tout va bien, et pourquoi d'autres fois à l'inverse tout va mal. Ce qui est important, mais l'histoire ne l'enseigne pas, ou l'enseigne mal à partir du moment où rien n'est explicite, que ce n'est pas accentué, et que l'on considère que c'est un travail personnel à faire ou à ne pas faire à charge pour l'étudiant, je dis donc que ce qui est important, c'est de comprendre le contexte d'une situation, de comprendre ensuite comment des responsables de nation ont répondu à des attentes, à des problèmes, à des préoccupations, de comprendre quels effets cela a donné, et avec le recul d'en analyser les conséquences, les répercussions, les résultats. Il convient aussi de porter un regard critique sur ces événements, et d'enseigner ce que le peuple en pensait. Tout désaccord entre un peuple et la clique politique au pouvoir est riche d'enseignements à en tirer. Tenez... Ce que vous vivez aujourd'hui dans la sphère politique fera partie demain de l'histoire. Prenez un débat politique télévisé avec plusieurs adversaires de tous bords. Face à une question, face à un problème, face à une menace, face à une préoccupation d'un peuple, les différents interlocuteurs n'en ont pas la même interprétation, et ne proposent pas les mêmes

solutions. Ca c'est intéressant, enfin dans un monde merveilleux où les politiques seraient honnêtes et intègres, et adhèreraient réellement aux idées qu'ils défendent en apparence. De cela j'en parlerai dans un autre chapitre. Mais admettons... Quand cet instant présent fera partie de l'histoire, qu'enseignera-t-on ? En vérité, on ne retiendra qu'une seule version. Laquelle ? Vraisemblablement celle du pouvoir en place ou prochainement en place à la suite d'élections. C'est là une erreur. L'histoire devrait être une réflexion, où l'on userait de remises en cause, d'esprit critique, et non un enseignement de faits. On devrait même pendant les leçons imaginer ce qui se serait passé si le cours des événements avait pris une autre voie, qu'elle eût été bonne avec des conséquences meilleures ou mauvaise avec des conséquences néfastes. C'est vraiment cette réflexion que je crois importante et utile. Par exemple s'il y a eu plusieurs républiques dans un pays, il est inintéressant de savoir de quoi elles étaient constituées, qui en étaient les fondateurs et quand elles ont existé. Il est autrement plus intéressant de les comparer, de voir pourquoi on en a fait de nouvelles, ce qui fonctionnait bien, ce qui ne fonctionnait pas, pourquoi le peuple a adhéré ou non. En cours on nous explique les étapes et le déroulement d'une guerre, mais honnêtement c'est inintéressant. On le sait, une guerre ce n'est pas beau, ça fait des morts, et l'histoire n'a pas pour objectif de décrire des stratégies de guerre. Ce qui est plus intéressant, c'est d'identifier les raisons pour lesquelles il y a eu la guerre, quelles en ont été les conséquences, et ce que les pays – vainqueurs ou vaincus – en ont retiré. Dit autrement, à quoi cela a-t-il avancé de faire la guerre ? Parce que s'il y a bien une chose absurde, c'est la folie de la guerre. Il y en a encore des guerres à notre époque... Et des cours d'histoire aussi... Cherchez l'erreur... Par une meilleure compréhension de l'histoire, il faudrait pouvoir la transposer à notre présent, et en tirer les leçons pour que l'espèce humaine évolue dans ses choix, dans ses comportements. Je ne peux pas croire que tous les professeurs d'histoire soient des cons. Je n'en ai pas côtoyé dans ma vie, mais je crois volontiers que certains ont compris l'intérêt de l'histoire tel que je le décris. Ce

n'est pas une vocation ordinaire que de vouloir être professeur d'histoire, ce n'est pas une ambition naturelle ! Mais de cela ces hommes et ces femmes en font abstraction et ne l'enseignent pas, alors que c'est ce qu'il y a de plus important. Si à travers leurs explications, leurs témoignages, les professeurs enseignaient ce message, tout serait gagné ! Et lors des examens, il faut arrêter d'exiger des dates, des noms de guignols d'Etat. En fait il devrait y avoir un côté philosophique dans tout cela. Et voilà comment, bien plus tard, j'ai regretté de ne pas avoir compris en son temps l'utilité des cours d'histoire. Mais si je l'avais comprise, j'aurais été sans doute déçu, car ce n'est pas de cette façon qu'est enseignée l'histoire. Ce n'est donc pas un problème de perception ou de mentalité mais bien un problème de méthode d'enseignement inadaptée. Et encore plus tard, alors que je m'étais réconcilié avec cette matière, des pensées à nouveau malveillantes à son égard sont apparues à mon esprit. Je l'ai dit, j'ai soulevé une problématique : comment en quelques heures enseigner à des élèves une histoire de plusieurs millénaires, allez... plusieurs siècles... même un seul siècle ? Il faut résumer, et qui dit résumer dit bâcler ; il faut abrégé, raccourcir, omettre certains événements, faire des choix. Or l'histoire est un enchaînement d'événements et c'est l'étude de cette succession qui donne une logique, une cohérence, et des leçons à en tirer. Je m'insurge contre les choix arbitraires, relevant d'une idéologie en particulier, de lobbying, des intérêts de l'élite au pouvoir. Par exemple, les causes et les effets de la guerre sont instructifs. La guerre en elle-même est abjecte. Alors permettez-moi de le dire, on se fout de savoir comment est mort Pierre, Paul ou Jacques. Je ne vois nullement l'intérêt de montrer des images des horreurs de la guerre aux écoliers, aux étudiants, pour les culpabiliser. Il me paraît important en premier lieu, tout comme on apprend sa langue maternelle, de privilégier l'histoire de son propre pays. Car si on ne l'apprend pas, ce seront encore moins les étrangers qui l'apprendront. L'histoire doit être en premier lieu une exposition des faits, leur analyse. Ce qui a été fait a été fait. Il ne faut pas avoir honte de son histoire, il ne faut pas réclamer repentance.

Bien au contraire, il faut être fier de pouvoir en tirer des leçons. Les réussites comme les échecs sont une chance à l'évolution. L'erreur est humaine et permet d'avancer, à ne pas refaire les mêmes erreurs. Les cours d'histoire doivent instruire les élèves, et non rendre coupables des générations qui n'y sont pour rien. Il faut y apporter un regard objectif, honnête et impartial, et non se lamenter encore et toujours sur des détails ressortant en plus d'un point de vue. Les faits, rien que les faits doivent être évoqués. Les lettres de la pleurniche, les témoignages personnels sortent du cadre historique car ils sont subjectifs. Quitte à privilégier l'histoire nationale, autant passer du temps aussi sur les héros. Non pas au nom du sens patriotique mais davantage de leurs succès, de leurs réussites. L'histoire qu'on nous enseigne n'est qu'une version. C'est un tort : elle ne nous enseigne pas le doute, la remise en cause. Il serait intéressant d'entrevoir les différentes versions, les différentes interprétations de tel ou tel événement, ceci dans un but apolitique, ne prenant pas parti pour une religion, pour une communauté, pour un pays ou pour un peuple.

L'histoire donne une version des faits. Je croyais quand j'étais écolier qu'il fallait être bougrement con ou tordu pour vouloir devenir historien. Enfin... ce n'est pas tout à fait exact, j'exagère un peu. Mais les motivations à être historien m'échappaient. Peut-être est-ce grâce à la sagesse que j'ai revu mon opinion. Je crois que celles et ceux qui décident de devenir historiens sont à la base des amoureux du peuple, de la société, de la paix, de la vérité, avec un goût pour les enquêtes, pour les énigmes. Ce sont des sages, des philosophes. Ce qui me turlupinait à l'école, c'était la contradiction entre l'histoire et la religion. L'histoire disait que l'homme descendait du singe et qu'il était passé progressivement par différentes étapes : l'australopithèque, l'homme de Neandertal, l'Homo sapiens sapiens, et j'en passe, le con du vingtième siècle et l'esclave du vingt et unième siècle. Côté religion, le premier homme sur terre était Adam. Après il y a eu Eve, et avant c'était Dieu, enfin, « Elohim ». Quelque chose ne collait pas. Qui croire ? Qui disait la vérité ? Qui nous prenait pour des cons ? L'histoire a son lot d'énigmes, de mystères.

L'ennui c'est que, tout comme les scientifiques, elle s'attache à ce qui est rationnel, à ce que l'homme sait expliquer. A supposer que certains événements historiques aient été influencés par des paramètres extraordinaires, ou de l'ordre du spirituel ou de la sorcellerie – et c'est là juste une supposition – les historiens ne voudront pas en tenir compte et préféreront avancer et enseigner une réalité erronée. Les historiens doivent rester libres. La remise en cause de certains faits ainsi que l'esprit critique sont fondamentaux et relèvent d'une vertu. La liberté des historiens est capitale, il y va du progrès, de l'accès à la connaissance, à la vérité, au savoir, des leçons que l'on peut en tirer, de l'enseignement, de l'évolution de la société et de l'espèce humaine. Il faut laisser le droit à tout historien d'enquêter et de pouvoir objecter, même si au départ il est seul contre une majorité. Le vingtième siècle et notre époque ne sont pas en reste. Car à l'heure des groupes influents, des lobbies religieux, des complots, des actes mafieux, des groupes sectaires du pouvoir défendant leur paroisse, au nom de toutes ces manigances qui se font dans l'ombre et qui sont irrespectueuses envers une grande partie de l'humanité, plus que jamais le doute n'est plus de l'ordre du possible, il se doit d'être légitimement omniprésent. Il est facile de trafiquer discrètement l'histoire pour tirer la couverture à l'avantage d'un peuple, d'un lobby, d'une communauté ; ceci afin de tirer profit d'une situation, de se faire de l'argent, de se présenter en martyrs. Je m'insurge contre ces lois qui interdisent de remettre en cause tel ou tel génocide, ou encore l'existence de tel ou tel procédé meurtrier envers une certaine communauté à un moment précis de l'histoire. Au nom du droit de savoir, au nom de la liberté d'expression, au nom de la vérité, au nom de la transparence, la possibilité de débat au sein des historiens me paraît primordiale. Il faut une fois pour toutes en finir avec les vérités toutes faites, avec les postulats dénués de preuves irréfutables. Récemment, c'est ce que j'évoque dans l'avant-propos de ce livre, j'ai eu écho de certaines informations qui appuient plus que jamais ces dires. L'histoire est faite de croyances ancrées, de vérités toutes faites et contrefaites. Je crois

que l'Homo erectus, l'homme de Cro-Magnon et ses petits copains sont une fumisterie. Quand dira-t-on aux peuples que les pyramides n'ont pas pu être érigées avec les outils qu'on prétend – des genres de burins et de maillets de pierre –, que l'électricité était maîtrisée par certaines civilisations bien avant le dix-huitième siècle et sans doute mieux que ce que l'homme moderne sait faire aujourd'hui ? Quand reconnaîtra-t-on que l'on s'est trompé sur la date « d'invention » de l'écriture ? Quand osera-t-on nous révéler que dans le passé l'arme nucléaire a été déployée sur terre, sous-entendant par là qu'on ne l'a pas inventée au vingtième siècle mais bien des siècles avant ? Quand nous dira-t-on qu'une civilisation d'hommes comme la nôtre aujourd'hui avait vécu auparavant sur notre planète Terre, ce qui laisse à penser qu'une catastrophe aurait décimé cette civilisation, tendant à prouver que notre civilisation actuelle peut également disparaître du jour au lendemain ? Et bien d'autres révélations encore... bien d'autres... Je comprends mais désapprouve cependant les réticences de ces politiques et gens du pouvoir. Ca serait la preuve absolue qu'on nous aurait menti sur beaucoup de choses et non des moindres, qu'on nous aurait pris pour des cons ; cela remettrait complètement en cause nos croyances, et cela éveillerait probablement des peurs, des craintes, des psychoses. Pourtant il semble que ce soit la vérité. Je demande juste qu'on en discute et que lumière soit faite. Les mensonges du passé continuent dans le présent : faux suicides masquant des meurtres commandités par des politiques ou des gens du pouvoir, faux coupables, faux témoignages, génocides douteux ou exagérés, faux attentats envers la population civile organisés là aussi par des gens du pouvoir sans aucun état d'âme... L'histoire est un mensonge, et de ce fait plus que jamais elle a de l'avenir. Il ne s'agit pas de refaire l'histoire mais de rétablir des vérités.

La géographie. On réunit l'histoire et la géographie, tant et si bien que ce sont les mêmes professeurs qui enseignent ces deux matières et qui prennent la responsabilité de répartir le temps d'enseignement de l'une et l'autre à leur bon vouloir. Il est



curieux de réunir de la sorte ces deux matières. On me dira que l'histoire et la géographie sont une histoire d'hommes, parce que la géographie représente la terre des hommes et que l'histoire est en partie liée à l'occupation des terres. Mouais... C'est comme si j'étais cuisinier et que je vous enseignais d'un côté la gastronomie, et de l'autre la métallurgie et la plasturgie sous prétexte qu'elles permettent de fabriquer les ustensiles de cuisine. Je trouve le rapprochement illogique. Je n'ai pas grand-chose à dire sur la géographie. Il est intéressant d'avoir une connaissance de la Terre, de la planète sur laquelle on vit. Utile ? Pas sûr. Cela fait partie de la culture générale. Je parlerai de la culture générale, j'y attache une grande importance. Mais c'est tout. Connaître déjà avant tout la géographie du pays dans lequel on vit, de son pays natal, et ensuite de la planète. Cela permet de mieux se comprendre les uns les autres sans passer pour un idiot, d'interpréter les caractéristiques d'une région en connaissant son climat, son hydrographie, son relief, sa densité de population, *et cætera*. De cette connaissance générale, il peut en résulter des choix personnels de chacun quant au lieu où aller vivre sur terre et de là faire naître des satisfactions et épanouissements personnels ou éviter des déboires. Je trouve cependant qu'il est un non-sens que la géologie, soit l'étude du sol et du sous-sol, ne soit pas rattachée à la géographie. Quant à la limite de l'étude à notre planète, cela est une aberration. Toujours au nom de la culture générale, les cours de géographie devraient inclure l'astronomie, une science trop peu enseignée dans le milieu scolaire. La connaissance du Système solaire est aussi importante que la connaissance de l'Antarctique. Si vous pensez que l'étude de l'Antarctique a peu d'intérêt, vous ne pourrez pas comprendre mes propos. Tout est intéressant. Cependant, encore faut-il en matière d'astronomie nous enseigner la vérité, la réalité. La connaît-on ? Qui ? Je crains que la science se rattachant à l'astronomie officielle soit à l'astronomie réelle ce que l'histoire officielle est à notre histoire réelle. Mon petit doigt me dit qu'on nous a menti sur pas mal de choses. Et pas des petits mensonges. Dire qu'on ne connaît que très peu de choses sur les planètes du

Système solaire est là aussi un autre mensonge supplémentaire. Peut-être faudrait-il nous enseigner le spirituel. Trouvez-vous normal qu'une composante aussi présente dans notre monde, dans nos vies, soit à ce point ignorée ?

Les sciences naturelles, la biologie, la médecine. Nous sommes des hommes. Alors, savoir en gros comment nous sommes constitués, c'est plutôt bien. Cela relève pour beaucoup de la culture générale, mais quand même, au-delà, c'est utile pour la communication. Si l'on a mal quelque part, c'est quand même plus facile d'en parler si l'on sait situer et décrire la douleur avec des mots. Nous sommes des hommes, c'est quand même mieux de se connaître. Après, pour ce qui est des sciences de la vie, ma foi... Les mondes animal et végétal sont trop vastes pour tout maîtriser. Il est bien toujours au nom de la culture générale d'avoir quelques notions des différentes espèces animales et de connaître des noms d'arbres, de plantes, de champignons, encore que cela ne soit pas enseigné. Savoir comment fonctionne notre planète, notre écosystème, la photosynthèse et tout le bataclan, c'est pas mal de savoir que l'homme a besoin d'oxygène pour respirer et que cela dépend de la présence de végétaux mettant en œuvre la photosynthèse. Mais globalement je trouve qu'on va trop loin. Et je trouve inadmissible qu'on impose à des étudiants préparant un diplôme général scientifique de les emmerder avec une étude détaillée de cette science. Qu'on laisse cela à celles et ceux qui veulent devenir médecins, infirmiers... A eux d'étudier le mécanisme du corps humain ; on ne les emmerde pas à étudier les lois de la mécanique quand, avant de se spécialiser, ils se préparent à l'obtention du baccalauréat, alors que la mécanique est aussi scientifique que l'est la biologie. A chacun son métier. Je trouve juste qu'il serait normal d'initier chacun d'entre nous à la notion d'ADN. Merde, ce n'est peut-être pas considéré comme la première merveille du monde, à tort, mais c'est trop merveilleux, trop magique, trop spirituel, pour que cela soit ignoré. Je suis intimement persuadé qu'on ne maîtrise pas les mystères que renferme le code ADN de chaque individu. Faut-il oui ou non

donner des cours de sexualité ? Ah ! Ah ! En voilà une question qu'elle est bonne ! Aujourd'hui, les enseignants dans ce domaine pensent que résolument il le faut. Dans les faits, des cours sont assurés, mais j'estime qu'ils ne constituent pas un cours de sexualité en tant que tel à proprement parler. Les cours sur la reproduction de la fougère en prérequis déjà ne répondent pas à la question. Et je parle bien de la sexualité humaine. Comme j'aime la provocation, je vais répondre. Ma réponse ne plaira pas à tout le monde. Ce qui est surtout enseigné avant tout, c'est la sensibilisation aux maladies sexuellement transmissibles. Bien ou mal ? En tout cas avec le danger du sida qui est un fléau de notre temps, et demain un autre virus qui le remplacera, c'est l'argument qui motive résolument chacun à donner des cours de sexualité aux collégiens. Oui, en principe, il faut informer sur les maladies sexuellement transmissibles. Mais à quoi sont-elles dues ? Pourquoi se développent-elles ? Pourquoi sont-elles un fléau ? Pourquoi concernent-elles tant de monde ? Pourquoi les redouter, ou dit autrement pourquoi sont-elles si fréquentes ? La réponse se trouve dans l'émancipation sexuelle, dans le fait que chacun couche avec tout le monde, que l'acte est devenu anodin, une partie de plaisir, une partie de jambes en l'air, et pour l'adolescent une expérience à vivre à tout prix. Le sexe est devenu un tel but en soi que bien des hommes le pratiquent au grand jour avec l'échangisme, tandis que certains n'hésitent pas à violer. J'aurai l'occasion d'en reparler dans un autre chapitre. La généralisation de ces maladies est due à l'infidélité. D'après les dix commandements, Dieu était contre l'adultère. Et moi aussi. Nous sommes donc deux. Et si toute la population mondiale est contre cet avis, je m'en moque éperdument, je soutiens ma prise de position, et voyez-vous, sur cette question je préfère être dans le camp minoritaire mais en phase avec Dieu, plutôt que de me rallier à l'opinion de la majorité des mortels se disant bien-pensants mais ignorant tout. Il faut analyser les bonnes causes dans la vie. Ne prenons donc pas le problème à l'envers. Les maladies sexuellement transmissibles sont un fléau en premier lieu à cause des mauvaises pratiques humaines. Dit autrement

elles ne devraient pas exister à cette échelle. Donc, ce paramètre ne doit pas constituer un argument à ce que l'on enseigne la sexualité à des étudiants. Quand on enseigne cette matière aux collégiens, il ne faut pas se voiler la face : ils ricanent bêtement tout simplement parce qu'on aborde ce sujet, et se disent entre eux : à quand la séance pratique ? Parce qu'ils en rêvent ! Au passage, rêver de passer à la pratique en classe équivaut à rêver de violer ou à banaliser l'acte. Cherchez l'erreur. Et par les nombreuses vidéos pornographiques accessibles gratuitement au plus grand nombre même les enfants, ces abrutis d'adolescents – ceux qui ricanent – en savent en général plus sur l'acte lui-même que ce qu'on leur enseignera, parce qu'à vrai dire on n'enseigne pas grand-chose sur l'acte lui-même. Je considère en vérité l'acte trop intime, trop personnel, pour qu'on puisse en donner une instruction, instruction qui par ailleurs serait erronée, puisqu'en la matière les humains n'ont pas compris grand-chose et sont à côté de la plaque. Savez-vous ce que je pense des sexologues ? La réponse m'attirerait des représailles judiciaires ; voilà un indice de tout le mal que je pense d'eux. Apprend-on en sciences naturelles que l'homme sait voler ? Bien sûr que non, puisqu'il ne peut pas voler – c'est une « *private joke* » entre initiés...

Je parlerai de la physique et de la chimie en abordant les sciences un peu plus loin. Mais avant je vais aborder les matières inutiles, parce qu'il y en a. Allez, dans le même panier, la musique, les arts plastiques et l'éducation physique et sportive qui est au sport ce que le technicien de surface est à l'éboueur, ou disons au boueux. J'adore la musique, et Dieu aussi je n'en doute pas. Mais la musique est un don, tout comme l'art du dessin. On l'a ou on ne l'a pas. Et avant toute chose, cela relève d'un goût qu'on a ou qu'on n'a pas. Il faut arrêter d'imposer aux écoliers de dessiner des masques de clown, des vases ou je ne sais quoi. La musique ne se résume pas à souffler dans une flûte à bec. Je suis musicien, j'adore la musique, mais à chacun ses centres d'intérêt et ses dons. Et puis je ne veux critiquer aucun instrument de

musique, mais à mon avis la flûte n'est pas ce qu'on a fait de mieux en instrument mélodieux. Puisqu'on apprend aux élèves à jouer d'un instrument, pourquoi ne parle-t-on pas de la danse ? Il serait intéressant d'apprendre le rythme, la base des pas de danse. Le dessin – la peinture et autres – et la musique sont des arts. A notre connaissance, l'art est une science humaine. J'imagine que l'art existe chez d'autres civilisations extraterrestres mais peut-être pas toutes, et sous d'autres formes. Il nous élève spirituellement, et en ce sens je trouve que l'école a un rôle à jouer pour nous sensibiliser à l'art dans notre éducation. Ce sont donc non pas des cours de musique, d'arts plastiques qu'il faut donner, mais des cours d'arts. Et d'y inclure le cinéma, la photographie, et encore d'autres choses. Et d'augmenter les heures d'enseignement dans cette matière. Ceci au nom de la culture générale. Il faut cesser de demander à un élève de dessiner quelque chose à la peinture, au crayon, ou de lui imposer de jouer d'un instrument de musique quel qu'il soit. Par contre, il serait plus utile d'enseigner la culture de l'art : les différents peintres et leurs œuvres, les différents mouvements artistiques, le mariage des couleurs et les styles artistiques, les expositions d'œuvres dans le monde, ce par quoi un tableau devient un chef-d'œuvre ou demeure une croûte. Pour la musique, il faudrait initier au solfège, faire connaître les différents compositeurs dans le monde et leurs œuvres, apprendre les rythmes, les pas de danse, les différents styles musicaux tant classiques que contemporains, l'évolution de la musique, les différentes catégories d'instruments et les techniques d'émission d'un son, et pourquoi pas les techniques du son pour les scientifiques. Tenez, je parlais de peinture. Et pourquoi n'initie-t-on pas à l'analyse de tableau et à la recherche de messages codés dans certains tableaux qui relèvent d'une véritable Science avec un « s » majuscule ? Pour tout cela, encore faudrait-il que les professeurs d'arts plastiques et de musique soient des gens cultivés j'oserais même dire des spécialistes. Certains d'entre eux ont raté leur carrière et sont tout simplement ignorants d'une grande partie de la science artistique qu'ils prétendent défendre. Ils se prennent pour des gens aussi

importants que les professeurs de mathématiques, d'histoire, de littérature alors qu'ils massacrent l'enseignement de ce qu'ils prétendent aimer, en laissant les élèves faire des gribouillis sans rien foutre pendant ce temps-là – ce sont les élèves qui « bossent », enfin, c'est un bien grand mot, et pendant ce temps le professeur a la paix, alors qu'on ne me dise pas après cela que leur métier soit fatigant –, ou en les laissant s'essouffler dans une flûte à bec en imposant aux autres une cacophonie des plus désagréables à l'oreille. Il faut rendre intelligent l'enseignement de ces matières, les élever, et par là même mettre en valeur le travail pédagogique de l'enseignant. Cela redonnera une égalité entre tous les élèves, au lieu de les juger sur leurs dons. Et puisqu'on parle de matières mal enseignées, de professeurs qui se la pètent alors qu'ils ne foutent rien, dans ce cadre-là nous ne pouvons pas ignorer les professeurs de sport. Que pourrait-on enseigner ? Les grands sportifs du siècle, leurs performances, et les règles des jeux correspondant à ces différents sports ? Non. Le sport n'est pas une matière un point c'est tout, il faut selon moi l'enlever purement et simplement du système d'enseignement, et remplacer cette pseudo-matière par des cours de nutrition qui seraient bien plus utiles au maintien d'une forme physique et d'une bonne santé : que manger ? Comment manger ? Quels mariages d'aliments sont admis ? Quels aliments apportent quelles nutriments ? En quoi les industriels de l'agroalimentaire dans le monde sont des escrocs, que dis-je, des meurtriers – sauf qu'on parle de génocide –, et empoisonnent l'espèce humaine ? Voilà qui serait plus instructif que d'emmerder des élèves qui n'ont pas envie de courir ou de faire de la gymnastique. On a osé prétendre à la légitimité de cette « matière ». Il faudrait arrêter les conneries. En notant les élèves sur leurs aptitudes physique et sportive à courir vite, à sauter loin, à lancer loin, à jouer à un sport d'équipe, on légitime la discrimination, une sorte de racisme quoi. Le sport ne fait partie d'aucune instruction, j'ai dit.

La culture générale n'est pas enseignée en soi. Ce n'est pas facile, car la culture générale c'est tout à la fois, j'aurais presque

envie de dire tout et rien, car la passivité peut aussi faire partie de la culture générale. Ca m'ennuie... j'ai des idées précises en tête, mais je ne veux pas les nommer ici. Vous prenez une émission hautement culturelle, par exemple traitant de littérature, non accessible au commun des mortels non initié qui ne peut comprendre de quoi l'on parle tant il faut un minimum de savoir pour pouvoir suivre la conversation. Vous savez ? Je parle de ces émissions qui ne font pas d'audience. A côté de cela, vous prenez la série la plus conne qui soit. Vous savez ? Ces sitcoms télévisés par exemple qui traitent la nature humaine avec dérision. Je dis que la culture générale, c'est de voir les deux, de ne pas ignorer l'un ou l'autre. Parce que la connerie, et en particulier la connerie humaine, est un art qui fait partie de la culture générale. Ce qui est plus gênant, c'est de voir deux épisodes, ou trois, ou de prendre l'habitude de voir de nombreux épisodes du sitcom. La culture générale, c'est de savoir ce qui se fait en la matière, savoir que cela existe. Vous savez quoi ? J'admire la connerie humaine. Dans toute création d'une connerie humaine, il y a création, donc intelligence. La connerie est un art, parce qu'il y a des frontières qui requièrent une réflexion intense pour les atteindre. Et je dis... respect ! Ne se borner qu'aux émissions littéraires et relevant de la culture n'est pas mieux. Certes l'on côtoie les sphères de l'intelligence, mais pas celles de la culture générale. Car dans culture générale, il y a l'adjectif « général », ne l'oublions pas. La culture générale, c'est vraiment tout, jusqu'à la politesse, jusqu'aux courants de pensée, allant même de la véritable information à la fausse. Car la connaissance de rumeurs infondées qui circulent fait également partie de la culture générale. La culture générale, c'est tout simplement celle de l'homme, de l'être humain. Mais attention, quand je disais admirer la connerie, c'est vrai à condition qu'il y ait une petite intelligence à un moment donné. Quand c'est irréflecti, bête et méchant, je considère que ça peut sortir de ce domaine-là. La culture générale, c'est donc la connaissance des hommes, la connaissance de ce qui nous entoure, sans rien ignorer ; c'est la connaissance de notre monde, de notre Univers. Elle permet davantage de devenir citoyen, de

mieux se connaître et de mieux savoir, tout simplement. Elle permet une meilleure communication entre les hommes, de savoir de quoi on parle, de pouvoir progresser et évoluer plus rapidement, parce que chacun aurait les mêmes prérequis, les mêmes bases de réflexion, les mêmes données, sans avoir à faire de rappel ou d'enseignement préliminaire qui par ailleurs serait théorique, quand la culture générale s'inscrit dans l'assimilation. La culture générale est ce par quoi vous pourrez dans la vie de tous les jours avoir une connaissance assez globale d'un sujet, et l'argumentation nécessaire faisant office de thèse et d'antithèse. Elle est l'assurance de prendre une bonne décision, une décision réfléchie, qui vous ressemble, que vous ne regretterez pas, en connaissance de cause. Dans cette vie quotidienne, il y a tant de sujets divers et variés, qui peuvent être abordés à tout instant de façon inattendue, que seule la culture générale peut répondre à cette problématique de pouvoir parler de tout avec une maîtrise du sujet. Quand je parle de décision, je ne suis pas seulement en train d'évoquer le milieu professionnel. J'en parle au sens philosophique. Vos propos, vos pensées, les mots que vous allez prononcer dans vos relations, dans votre entourage, à des gens que vous croisez, font office de décisions. Quand vous voulez exprimer votre avis, la pensée et l'argument que vous allez employer proviennent de manière transparente d'une décision prise par l'esprit. En gros, je suis en train de vous expliquer que la culture générale est le début de l'intelligence. L'intelligence qu'on a ou qu'on n'a pas ne relève pas d'un quelconque don, voulant dire par là que rien n'est jamais perdu d'avance, rien n'est fatal en la matière. L'intelligence peut s'acquérir. Et cela passe en premier lieu par la culture générale. La culture générale, c'est de la curiosité saine, le contraire de l'inaction intellectuelle, de la passivité ; c'est la curiosité à comprendre notre monde, notre Univers, ce qu'on est, ce qu'on fait, ce qu'on a fait, et de progresser intelligemment. C'est la base qui permet à un individu de ne pas passer pour un con, de rayonner auprès des autres, de mettre en valeur sa personnalité, et finalement d'être utile auprès de chacun.



Je parlais de citoyenneté. A propos, que dire de l'instruction civique ? Je ne sais même plus si elle est enseignée. Tantôt elle l'est, ensuite on l'enlève, puis un jour on la remet... Personnellement je n'ai eu que peu de cours, probablement deux années à raison d'un faible taux horaire. On prétend que l'école est là pour former chaque individu, qu'elle participe à l'égalité des hommes, à commencer par l'égalité des chances. Dès lors que, comme je le disais, rien n'est inné pour chaque individu, qu'il ne sait rien à la naissance de notre société et qu'il doit en acquérir les règles de fonctionnement par une éducation, alors l'enseignement de l'instruction civique a sa place. Le problème est que je n'ai pas confiance dans la situation actuelle en la nature humaine. Quand je parlais de ces petits cons qui ricanent bêtement à l'idée de cours sur la sexualité, ce sont les mêmes qui assisteraient aux cours d'instruction civique, et qui n'en auraient rien à foutre. La vérité est là. Si à l'école il y a des notes, il faudrait pouvoir être noté dans cette matière sur son comportement au quotidien et pas seulement à l'école j'entends bien, et non en outre sur la restitution de théories. Mais cela est impossible. Il me paraît fondamental que chacun assimile ce qu'est le sens civique, le respect des autres, que chacun sache pourquoi respecter son prochain est important, pourquoi voter est important – sous réserve que les élections ne soient pas truquées ce qu'il faudrait démontrer. J'en reparlerai dans cet ouvrage, mais quand je vois que la société regorge de tant de criminels, de délinquants, je veux dire de voleurs, de violeurs, de meurtriers, d'agresseurs, d'arnaqueurs, de fraudeurs, de ces personnes qui fuient leurs responsabilités, de ces personnes malintentionnées, quand je vois ces tribunaux qui saturent sous le nombre d'affaires à traiter, de ces prisons qui sont pleines, à l'évidence il y a quelque chose qui ne tourne pas rond dans la nature humaine. C'est triste à dire, mais les cours d'instruction civique non seulement ont toute leur place, mais devraient même occuper la première place dans tout établissement scolaire quel qu'il soit. Après ce ne sont que des mots, des bonnes paroles. Il me paraît

important de faire sentir à chacun dès le plus jeune âge ce qui est bien de ce qui ne l'est pas. L'éducation civique c'est la connaissance de notre société, c'est l'enseignement du respect, de nos droits, de nos devoirs, de nos libertés, c'est l'enseignement de la vie.

Les langues... J'en ai déjà parlé. Le problème c'est que chacun de son côté, je veux dire chaque peuple, parle sa petite langue à lui. On loge tous sur la même planète, un environnement unique et identique à tous, sans séparation, mais les hommes ont créé des frontières virtuelles politiques et n'ont pas été foutus depuis des millénaires de parler une même langue pour communiquer les uns avec les autres. Enfin, ce qui est fait est fait, cela est notre histoire, il faut la prendre comme telle et faire avec, sans préjugés. Alors forcément, comme chacun a son dialecte, pour communiquer il reste le langage des signes, qui n'est pas si con que ça mais dont l'efficacité reste limitée – je ne parle pas des conventions adoptées par les sourds-muets, mais d'un langage artisanal, improvisé, pour se faire comprendre –, ou bien il faut apprendre une nouvelle langue. Cela est nécessaire pour communiquer. Je ne fais pas seulement référence à des échanges commerciaux, des échanges diplomatiques, ou des collaborations professionnelles en tous genres, mais je parle aussi de la communication qu'on a dans un cadre lié à l'amour, à l'amitié, au tourisme, à la culture générale, à la curiosité, à la connaissance. On dit que la langue de l'amour existe ! Allez savoir... En attendant, apprendre une langue étrangère est une entreprise bien difficile. Rendez-vous compte ? Devoir apprendre en quelque temps un vocabulaire alors qu'il a fallu concernant celui de sa langue maternelle disons entre neuf et treize ans à temps plein pour en avoir une bonne maîtrise – ce n'est pas tout à fait vrai, car pendant l'enfance il y a toute une période où par manque de conscience on n'apprend rien du tout en termes de vocabulaire, néanmoins à l'inverse il se passe des phénomènes où l'enfant en bas âge va avoir une capacité de mémorisation et d'assimilation bien supérieure à celle de l'adulte. Par définition une langue est

étrangère. Pour beaucoup on ne la vit pas, je veux dire qu'une fois les cours finis, on n'est pas en immersion dans cette langue, on ne peut pas l'entendre à tout bout de champ. C'est honnêtement difficile d'apprendre une langue étrangère. Mais ces messieurs ces mesdames des hautes sphères de l'intelligentsia ont décrété que ce serait possible, voire même facile, et que ceux qui n'y arriveront pas n'auront pas leur place dans leur société, tant pis pour eux. Voilà comment ils traitent l'égalité des chances. Soyez bon dans cette matière-là ou soyez une merde sur le plan professionnel si vous êtes trop nul. Dans le domaine du travail, l'importance que prend la maîtrise d'une langue étrangère, l'anglais par exemple, quand d'ailleurs aujourd'hui on n'exige pas deux ou même trois langues, est un scandale. Bien parler une langue est une affaire de temps, d'instruction – mais une bonne instruction a un coût et l'on n'a pas le droit d'user de la discrimination entre les riches et les pauvres, entre ceux qui peuvent s'offrir une bonne formation et les autres – et enfin et surtout une affaire de don. On a le don d'apprendre facilement et rapidement une langue, de mémoriser facilement le vocabulaire, ou on ne le possède pas. Il est lamentable de décréter qu'une certaine classe doit nécessairement avoir ce don pour mener une carrière en lien avec une formation supérieure. Il existe des traducteurs, des interprètes, des gens qui ont à la fois le don et le plaisir de pratiquer une langue étrangère, mais le monde de l'entreprise toujours pour gagner plus – enfin, le patron et les actionnaires – refuse d'avoir recours à eux. Par manque de don pour l'apprentissage des langues étrangères, une nation peut se passer des compétences de savants ou de scientifiques ingénieux, de celles de très bons gestionnaires, et plus généralement d'hommes et de femmes ayant une intelligence supérieure dans un autre domaine que celui des langues. On préfère un con sachant parler une langue étrangère à une personne intelligente mais n'ayant pas ce don pour les langues. Alors les étudiants apprennent d'office les langues, pas seulement l'anglais d'ailleurs. Mais en premier lieu j'estime que la maîtrise de sa propre langue maternelle est autrement plus importante, allant même jusqu'à avancer de mon point de vue qu'il ne devrait pas

être permis dans le milieu scolaire d'apprendre une langue étrangère tant que l'on n'a pas acquis une bonne maîtrise de sa propre langue. Dit autrement, je dénonce les agissements de ces politicards véreux et traîtres de la nation qu'ils dirigent, à décider de l'apprentissage d'une langue étrangère dès le plus jeune âge. Par exemple, c'est le cas en France, un pays où malheureusement il y a encore un taux important d'illettrisme. Alors que les jeunes ne savent plus lire ni écrire correctement le français, ne savent plus le parler correctement, on leur fait apprendre l'anglais très tôt à l'école. C'est un scandale. Au passage j'accuse également les parents d'élèves de ne pas manifester et laisser faire cette pratique relevant du non-sens et de la décadence. Non seulement les jeunes ne sauront pas parler correctement une langue étrangère – je vais y revenir – mais de plus ils ne sauront plus parler leur propre langue. De toute façon on est dans une société où sa propre langue est bafouée, maltraitée, vendue, où on laisse sans réagir l'anglicisme gagner du terrain, où l'on tolère les messages dits « sms » et les dialectes de banlieue ou de jeunes. Même nos politiques parlent mal, donc ils ne vont pas donner le bon exemple. Ce sur quoi je voulais revenir, c'est que l'apprentissage des langues étrangères est en général mal enseigné pour ne pas dire très mal enseigné. Les méthodes sont à l'évidence inadaptées. J'estime qu'on ne peut pas dans un cadre scolaire apprendre le vocabulaire et les expressions sans référence à sa propre langue maternelle – entendez par là le recours à la traduction littérale. Mais déjà les professeurs de langue pensent qu'en entendant un mot inconnu une fois, dix fois, cent fois, ô mystère, ô miracle, l'élève va en découvrir comme par magie le sens. Ensuite ce qui est important c'est le langage de la vie courante, du quotidien, et ce tout au long du cursus scolaire. A titre d'exemple, si dans la vie certaines personnes veulent devenir mécaniciens, il faut laisser l'apprentissage du lexique lié à la mécanique à ces personnes-là. Ce que je veux dire, c'est qu'à l'école, dans le cadre de l'apprentissage d'une langue étrangère, au lieu d'apprendre le vocabulaire de la vie quotidienne, à la maison, dans la rue, en ville, dans les magasins, en vacances, dans les relations

sentimentales, en lien avec les loisirs, et une fois cette maîtrise atteinte d'y revenir, de l'approfondir, de la maintenir sans d'autres ambitions inutiles, on emmerde, oui, on emmerde, c'est bien le mot, l'étudiant à être apte à comprendre et discuter autour de thèmes idiots, à savoir par exemple la pauvreté dans le monde, les traditions religieuses et avec elles la liberté de la femme si vous voyez ce que je veux dire, le racisme, l'écologie, l'environnement et la pollution, l'avortement, l'immigration, les énergies, les différences de classes sociales, les guerres et la politique. C'est une honte et une erreur. Il faut laisser l'apprentissage de ce vocabulaire à ceux qui veulent faire carrière dans la lamentation du sort des hommes dans le monde ou dans la religion à prier pour que les maux de notre monde disparaissent. Quel que soit le métier qu'on veuille faire, dans l'apprentissage d'une langue, c'est bien le vocabulaire de la vie courante qui est important et qui servira de base. Ensuite pour chaque spécialisation correspondant à un type d'activité, il sera toujours temps d'acquérir le vocabulaire qui y est lié. Si cette pratique était mise en œuvre, je crois que la réussite des élèves à parler correctement une langue étrangère, à la comprendre, que ce soit à l'écrit ou à l'oral, serait bien meilleure. J'ai encore quelque chose à ajouter sur cette matière, mais je laisse encore planer le suspense et j'y reviendrai quelques lignes plus loin.

Alors que reste-t-il ? Mon but n'est pas d'être exhaustif. Mais quand même, peut-être quelques mots sur la philosophie. Je n'aimais pas plus que ça cette matière l'année où on me l'a enseignée. Ce n'est que plus tard que j'y ai décelé une certaine utilité. Pas tant au nom de la culture générale, mais j'invoquerais directement l'intelligence et la citoyenneté. Malheureusement tout comme l'histoire, elle est mal enseignée. La philosophie doit être appréhendée comme une science moderne et non du passé. Il ne me paraît pas nécessaire d'enseigner et de connaître les différents courants philosophiques du passé, de savoir quel philosophe a dit quoi, en quelle année, de ce qu'il pensait. Il est énervant de constater qu'on enseigne la science d'un passé. Et enseigner cette

doctrine revient à dire que la philosophie n'est pas une affaire de notre temps. Or, je considère que la philosophie s'inscrit et doit s'inscrire dans les esprits de tout un chacun comme une science moderne, qui s'adapte au fur et à mesure que le monde évolue. Il est malsain de prendre en considération des courants de pensée, des doctrines, des fondements qui datent. Depuis le savoir scientifique a évolué, les techniques accessibles à la société ont évolué, le mode de vie des gens a évolué, il s'est passé des événements, et l'histoire et la philosophie sont étroitement liées, la seconde étant liée à la première. Je n'aime pas aussi cette pratique qui empêche l'étudiant de prendre position et de se prononcer. Les professeurs imposent le modèle de thèse et d'antithèse obligeant à nuancer ses propos et à ne pas conclure franchement sur une question. L'important dans la philosophie, c'est l'art d'analyser une question au sens large du terme et de réfléchir, le tout dans son époque. Elle sert à raisonner, à prendre du recul, à avoir un esprit critique vis-à-vis des vérités toutes faites inscrites dans le marbre et aussi à faire son autocritique, elle permet de forger sa façon de penser, d'évoluer en se posant les bonnes questions, en apportant les bonnes réponses. Les meilleures réponses sont celles qui viennent du plus profond de soi-même et non celles qui nous ont été soufflées, non celles que les hommes ont assimilées telles quelles et ont reprises à leur compte juste parce qu'on leur a dit qu'il devait en être ainsi. La philosophie est une forme de méditation de l'esprit, mais sur des éléments concrets en rapport à notre culture occidentale. Lorsqu'on est aveuglé par la vie, par ce temps qui passe et qui emporte tout sur son passage, lorsqu'on est happé par ce train qu'est la vie quotidienne, la philosophie est le refuge qui permet de nous éclairer. Et comme je l'ai sous-entendu plus haut, la philosophie se doit d'être une affaire personnelle. Aussi c'est l'acte qui est important, le fait de réfléchir, car comme je l'ai dit également, il y a peu de bonnes ou de mauvaises réponses. Je considère la philosophie comme une science de l'homme, reliée à l'intelligence et au cerveau. Et il ne faut pas s'attarder sur la conscience, l'inconscient, le corps et l'âme. Au contraire la

philosophie se doit de traiter de tous sujets sans tabou, et avant tout des questions modernes, relatives à la société. Les sujets de dissertation présentés à des examens comme le baccalauréat sont relativement populaires, en tout cas les médias les font passer comme tels. Ils sont un rien amusants car parfois recherchés. Pour le reste, ils sont pour beaucoup d'entre eux à côté de la plaque, car bien souvent un peu trop théoriques, et surtout les examinateurs notent en fonction de critères qui ne sont pas les bons. C'est la démarche de raisonnement et sa profondeur qui sont importantes. Après, je considère que chacun a le droit de prendre parti pour une argumentation et de trancher. D'ailleurs la philosophie devrait davantage être une science orale qu'écrite, même si l'on parle à soi-même. Les écrits vont moins vite que les pensées émises et freinent le raisonnement, l'empêchant même quelquefois d'arriver aux conclusions desquelles il avait pourtant commencé à prendre la voie.

Je voudrais pour finir ce passage en revue évoquer les matières qui aboutissent davantage directement à un métier. Je parle bien sûr des sciences, au sens large du terme. Il ne faut pas seulement y voir les sciences techniques, prenons également en compte les sciences humaines, incluant le droit, le commerce, l'économie, même si certaines de ces sciences se réfèrent aux lois régissant ce qui est matériel quand d'autres proviennent des théories des hommes avec toute la subjectivité que cela implique. Avant cela, notons cependant une grande absente. Notre système global bancaire et monétaire n'est pas enseigné aux élèves dans le cadre d'une formation générale : quelles sont les lois qui régissent notre économie, l'explication de l'inflation, la problématique de la dette publique, le système bancaire dans son ensemble avec ses prêts, ses intérêts et l'argent virtuel qui y est lié. On se demande bien pour quelle raison, car d'une part cette matière serait intéressante sur la base de la culture générale une fois encore, mais surtout j'en fais une affaire citoyenne dès lors que les élèves seront des citoyens, des contribuables, concernés par les services bancaires et la dette publique que leur laissent en cadeau les politiques des

gouvernements qui ont été précédemment et successivement au pouvoir. Cet enseignement pourrait d'ailleurs avoir lieu en cours d'instruction civique. Alors pourquoi n'apprend-on pas les règles et les bases de ce système financier ? Aurait-on des choses à cacher ? Vaut-il mieux que la population soit ignorante des règles autour desquelles somme toute c'est leur argent qui entre en ligne de compte – même s'il s'agit de dettes, puisque ça reste de l'argent dû ? Cette connaissance associée à la philosophie permettrait, je pense, d'éveiller les consciences humaines et de faire progresser cette civilisation. Il est important que les hommes soient conscients du mode de fonctionnement de leur société et le partagent d'un commun accord... ou non. Je vous laisse méditer sur cette citation : Henry Ford dit « qu'il est une chance que les gens de la nation ne comprennent pas notre système bancaire et monétaire, parce que si tel était le cas, croyait-il, il y aurait une révolution avant demain matin ».

Parlons des sciences techniques : la physique, la chimie et toutes les autres applications connexes. Je suis très sceptique et critique à leur égard. Je peux le dire d'autant plus que j'ai suivi une formation scientifique étant plus jeune. On apprend aux étudiants des conneries. Parce que l'homme ne maîtrise pas tout, un jour on se rendra compte que telle ou telle loi, telle équation, que l'on avait prise pour vraie jusqu'à maintenant, était en fait incomplète, ou alors qu'elle ne fonctionne plus dans tel ou tel contexte. En astronomie, les données ne cessent de changer. D'abord on ne connaissait pas l'existence de Pluton, après elle devint une planète, puis finalement non. Plus étonnant, les lois gravitationnelles ne sont pas une fatalité, il est tout à fait possible de les vaincre, mais chut... ! Notre connaissance des sciences évolue, ce qui illustre bien la méconnaissance de l'homme. Seulement lorsqu'on étudie les sciences, ses défenseurs manquent d'humilité et enseignent les lois comme étant supposées certaines, celles-ci étant en principe une caractéristique de la science, cette science qui par essence se réfère à un savoir prouvé, exact, vérifié. J'estime qu'au contraire on devrait enseigner aux futurs scientifiques le savoir de se remettre en question, de remettre en



cause des acquis. On devrait enseigner ce qu'on maîtrise, mais enseigner aussi ce qu'on ne maîtrise pas, avec les raisons et les contradictions liées à cette non-maîtrise. Cette prise en compte permettrait aux étudiants de s'ouvrir aux recherches du futur, et de mieux cerner le périmètre des acquis et des incertitudes. Tout scientifique doit avoir un esprit critique et cela s'apprend. La science dans son apprentissage est trop souvent faite d'approches irréelles pour en faciliter sa compréhension : par exemple des lois qui sont négligées, des formes que l'on considère comme parfaites, des masses considérées uniformes et concentrées en un point, des facteurs non pris en compte, *et cætera*. En conséquence, les élèves ne connaissent rien au bout du compte. Car ce qu'ils apprennent est trop irréal pour en utiliser les résultats à des fins d'exploitation, de calculs, de recherches, et ce qu'on leur cache est trop complexe pour qu'ils le découvrent par eux-mêmes. Ainsi les modèles simplifiés qu'on apprend à l'école sont inadaptés à tout métier dans le monde de l'industrie et de la recherche, preuve que les écoles et les universités ne servent pas à grand-chose, et je parle bien ici des études supérieures. On enseigne aux étudiants beaucoup trop d'équations, de lois mathématiques, tant et si bien qu'ils n'en comprennent pas le sens pratique, l'interprétation physique des résultats et de ce qu'il faut en conclure dans un domaine appliqué. Il faudrait justement insister sur leur mise en application, comprendre ce que traduit un résultat mathématique, en comprendre le sens caché. Bien sûr les sciences sont vastes, très vastes, et c'est là aussi un problème. Il me paraît nécessaire de donner la possibilité aux étudiants de faire un choix de spécialisation, l'ensemble des sciences étant difficilement maîtrisable. Je me permets d'enchaîner sur le domaine de l'ingénierie en restant sur les sciences : là aussi on apprend beaucoup trop de concepts simplifiés et donc inapplicables tels quels au monde de la recherche et des applications scientifiques et industrielles. Par conséquent, les écoles d'ingénieurs et les universités ne forment pas correctement, j'ose même dire ne forment pas, rendent les jeunes ingénieurs inadaptés au monde de l'emploi dans le domaine de la recherche et du développement, et

n'étant pas autonomes ce qu'ils devraient être, cela ne favorise pas la création d'entreprise ou des initiatives concrètes de projets. Ces types d'établissements scolaires devraient être en permanence à la pointe du savoir scientifique, au goût du jour, et devraient enseigner la maîtrise complète théorique et pratique d'un domaine scientifique, à un point tel que ce seraient ces élèves qui au sortir de l'école apporteraient des connaissances nouvelles aux entreprises – je ne parle pas du domaine de la recherche qui se doit d'être encore plus pointu – et non l'inverse, ce qui est le cas aujourd'hui dans cent pour cent des cas. Ces établissements, et j'en sais quelque chose, sont devenus des pompes à fric, bien plus intéressés par les rentrées d'argent et leur réputation apparente que par la réelle vocation à transmettre un savoir de pointe. D'autre part, je compare fortement les sciences à l'histoire. L'histoire a un commencement et ne se termine jamais. Chaque année qui passe est une année riche en événements qui appartiennent à l'histoire et se doivent d'être enseignés. Je le disais, en théorie cela rend un programme d'enseignement grandissant sans cesse ce qui pose problème puisque l'homme a une espérance de vie de l'ordre de quatre-vingts ans et qu'il ne peut pas passer plus d'un quart de son existence à apprendre à l'école. En pratique comme la matière est très mal enseignée, la problématique reste présente mais elle est esquivée par des méthodes contestables. Pour les sciences c'est la même chose. Chaque domaine a un commencement, bien souvent il s'agit d'une découverte ou d'une invention. Et les recherches font que le savoir lié à ce domaine grandit en permanence, les technologies changent et évoluent, mais toujours en rapport avec l'origine. Par exemple on peut estimer que l'électronique a débuté par l'invention du transistor – il s'agit d'un composant électronique. Il faut voir ce qu'est maintenant devenue cette science, il faut même parler de microélectronique, et pourtant on enseigne encore la théorie du transistor à l'école. Donc chaque décennie qui passe apporte son lot de nouvelles découvertes, de nouvelles inventions, de nouveaux progrès, et avec eux une masse conséquente de nouveaux savoirs pas toujours aisés à comprendre et à assimiler,

rendant les anciennes technologies dépassées, et donc le savoir d'autrefois inadapté. Mais pour comprendre et maîtriser ces nouvelles données, il faut bien souvent comprendre les anciennes, qui de surcroît ne sont pas pour autant faciles à enseigner. Cela rend un programme d'enseignement théoriquement excessivement dense et long à mettre en œuvre. A cela j'ajoute qu'il serait judicieux d'apprendre les expériences qui ont permis de découvrir et de mettre au point les nouvelles technologies, les nouvelles connaissances, et dans quelles conditions elles se sont déroulées, ce qui n'est pas fait. Car leur compréhension permettrait de mieux comprendre les problématiques que se posaient ces chercheurs, l'aboutissement au résultat final, d'enseigner au passage les méthodologies de recherche, d'avoir un esprit critique sur ces soi-disant découvertes, et d'ouvrir la voie à des recherches complémentaires visant à vérifier, contredire ou améliorer ce qui a été découvert. Et apprendre directement les nouvelles technologies telles quelles à partir d'une application spécifique en résultant serait maladroit, car pour pouvoir évoluer, obtenir de nouveaux résultats, faire de nouvelles découvertes, effectuer de nouvelles recherches et comprendre dans ce domaine les futurs résultats découlant de recherches faites par d'autres, il est important d'avoir une vue globale de leur évolution à travers différentes applications, d'en comprendre l'historique, le cheminement, les limites d'autrefois et les enjeux de demain. Telle est la problématique de la science que l'homme malgré tout semble avoir surmontée en entreprise, mais n'a pas su enseigner. La conséquence de tout cela est que le savoir s'acquiert en entreprise ou en laboratoire, donc trop tard, et que, par conséquent, il est inégalement réparti à la fois dans le monde et entre les hommes – il peut même être gardé secret pour des enjeux grotesques politiques et économiques. Il devient donc un savoir spécifique, accessible et compréhensible uniquement par certains initiés qui doivent faire preuve d'une capacité d'esprit et d'une intelligence nettement supérieures à la moyenne ; cela défavorise la recherche, les nouvelles découvertes, une meilleure

connaissance du savoir, quand dans le même temps le nombre total de scientifiques, de savants hautement qualifiés, décroît.

Les spécialistes sont formels – car il y a des fuites : dans le domaine militaire, dans les sphères hautement confidentielles, la science maîtrisée par l’homme n’a plus grand-chose à voir avec la science officielle connue dans le domaine public : elle a plusieurs décennies, peut-être même un siècle d’avance sur la science officielle enseignée. Mais au nom des enjeux politiques et économiques, au nom de la suprématie militaire, les découvertes sont conservées et utilisées dans le plus grand secret. Par exemple, l’antigravité a été découverte mais pour rien au monde l’information ne doit être officiellement divulguée. Et ce n’est qu’un tout petit exemple. La machine à voyager dans le temps, ou pour être plus précis son processus, existerait-il chez les militaires ? Ce n’est qu’une question. Toujours pour des raisons militaires, économiques, de pouvoir, il y a aussi à l’inverse des découvertes du domaine public qui sont enterrées, et leur inventeur ou le savant à l’origine de la découverte condamné à se taire ou bien mis hors d’état de « nuire ». Ainsi, par exemple, il n’est pas autorisé de soigner les cancers. Cela va à l’encontre des lobbies des gens de pouvoir détenant les grandes entreprises pharmaceutiques – qui préfèrent vendre leurs merdes –, et la mortalité qui y est liée arrange bien des responsables en haut lieu puisqu’il y a une problématique de surpopulation à l’heure actuelle sur la planète.

Enfin, pour en terminer avec le domaine des sciences, je regrette que les scientifiques et les professeurs aient la tête dans le guidon et manquent d’ouverture d’esprit. Je parlais d’esprit critique tout à l’heure. Je crois que de nombreuses sciences dites universelles sont incomplètes, mal maîtrisées, sans que l’homme en ait conscience. Non seulement elles en sont à leurs balbutiements mais en plus elles s’appuient sur des bases inexactes. Je veux dire par là que les sciences enseignées sont inexactes par la méconnaissance des hommes et le manque d’humilité dans le milieu scientifique. Ca se défend dans la mesure où ce qu’on demande à un scientifique est de savoir et

d'expliquer. Et dire qu'il ne connaît pas tout équivaut à reconnaître son ignorance même partielle et de là à faire preuve d'incompétence. Ce dernier raisonnement est faux en réalité, car l'ignorance est humaine et constitue d'une part une qualité des hommes à discerner leur niveau de maîtrise et d'autre part un espoir de progrès. Mais c'est ainsi que les scientifiques pensent. Cela explique d'ailleurs le combat permanent entre les ufologues et les scientifiques qui dans leur globalité nient les phénomènes étranges et l'existence d'esprits et d'extraterrestres. Les experts ayant ce recul le disent : la physique de l'information a jusqu'alors été négligée et pourrait être un enjeu de la science de demain, où quasiment tout est à découvrir. Elle pourrait bien remettre en cause la science actuelle je veux dire la physique d'hier par trop matérialiste et rationnelle. J'estime enfin que les sciences techniques seraient davantage complètes si elles s'associaient à celles de la biologie, j'entends par là le mental, la force de la pensée, les pouvoirs du rêve, et si elles reconnaissaient des phénomènes spirituels tels que la télépathie, la télékinésie, la voyance. Et que les scientifiques ne viennent pas me dire que le voyage dans le temps avec possibilité de retour au point d'origine n'est pas possible, qu'on ne sait pas vaincre la vitesse de la lumière, ou que le plus court chemin pour aller sur Vénus – Ah, Vénus ! – ou sur Mars se fait par le ciel, par un voyage dans l'Univers – les portes ne sont pas faites pour les chiens. Je dis simplement pour finir, à ceux qui croient aux extraterrestres et que j'espère nombreux, que les possibilités de ces êtres venus d'ailleurs prouvent que notre science actuelle ne devrait pas s'appeler... « science ».

Quant aux autres études telles que les sciences humaines, le droit, le commerce, et d'autres et encore d'autres, elles sont supposées préparer à un métier typiquement créé par l'homme, donc peu utile à l'échelle de l'Univers, et elles relèvent donc d'une connaissance instaurée par l'homme. En fait c'est l'homme qui s'est inventé ses petites lois, sa propre science, et il est des personnes qui payent pour cela et qui veulent apprendre cet enseignement tiré de choix arbitraires subjectifs. L'homme a